SONGE
DE POLIPHILE.

TOME PREMIER.

SONGE
DE
POLIPHILE,

TRADUCTION LIBRE DE L'ITALIEN,

PAR J. G. LEGRAND,

ARCHITECTE DES MONUMENTS PUBLICS
ET MEMBRE DE PLUSIEURS SOCIÉTÉS
SAVANTES ET LITTÉRAIRES.

TOME PREMIER.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT L'AINÉ.

AN XIII. = M. DCCCIV.

NOTICE

SUR L'HYPNEROTOMACHIE,

OU

SONGE DE POLIPHILE.

L'AUTEUR de cet ouvrage singulier, véritable roman pittoresque, était un dominicain de Venise, nommé FRANCESCO COLUMNA, qui mourut en 1510, et dont on conserve l'épitaphe dans l'église de Saint-Jean et Saint-Paul, appartenante à l'ordre, dans cette ville où Columna fut enterré.

On voit que ce titre de *Hypnerotomachia Poliphili* est com-

posé de deux mots tirés du grec, et qui veulent dire, le premier, *combat du sommeil et de l'amour*, et le second, *amant de Pöli* ou *Polia.*

Cependant quelques auteurs ont prétendu que *polis* en grec signifiant *ville*, ce nom de *Poliphile* étoit allégorique, et vouloit dire *amoureux des villes*, parceque cet ouvrage semble avoir pour but d'enseigner à les construire et à les décorer dans un style grand et magnifique.

Mais une particularité qui semble prouver, contre cette opinion, que Colonna aimait une belle moins insensible et moins fiere que l'*architecture*, c'est qu'il a fait de son

ouvrage entier une espece d'*acrostiche ;* car en rassemblant toutes les lettres majeures qui commencent chacun des trente-huit chapitres dont l'ouvrage est composé, on trouve ces mots, POLIAM FRATER FRANCISCUS COLUMNA PERAMAVIT; c'est-à-dire, *le frere François Colonne a éperdument aimé Polia* [1]*:* inscription cachée dans l'ouvrage par une espece de ruse qui rappelle l'ingénieuse subtilité

---

(1) J'ai cru devoir conserver cette singularité, qui est comme le cachet apposé à l'original, et je me suis attaché à commencer chaque chapitre par les mêmes lettres dont l'assemblage reproduit la devise latine

employée par l'architecte de l'antique phare d'Alexandrie.[1]

Le Songe de Poliphile a été tra-

---

(1) On sait que voulant y placer avec certitude son nom pour la postérité, sans courir le risque d'essuyer un refus du Ptolomée qui en faisait la dépense, l'artiste avait gravé cette inscription sur le marbre, que recouvrait un dur mastic ; *Sostrates de Gnide, fils de Dexiphanes, a consacré ce monument aux dieux conservateurs, et à la gloire de son nom.* Au bout d'un siecle environ, l'enduit sur lequel il avait eu soin de tracer une autre inscription à la gloire du prince, se détacha, et l'on vit paraître celle que Sostrates y avait substituée avec tant d'adresse.

duit deux fois en français dans le seizieme siecle [1]; mais ces traductions sont si gauloises, qu'il est aujourd'hui impossible de les lire. Les figures gravées sur bois qui sont jointes à toutes les éditions, et dont plusieurs sont d'un dessin à la fois élégant et naïf, ont fait rechercher ce livre, et l'ont rendu très rare. [2]

---

(1) La premiere édition est de 1546 la seconde de 1554, et la troisieme de 1561; c'est la plus belle. L'édition in-4° de Béroalde de Verville, philosophe hermétique, est de 1600.

(2) On attribue celles de l'original italien à André Manteigne, peintre et graveur de Padoue; et celles des

Les amateurs d'alchimie ont cru aussi qu'il cachait sous divers emblêmes les secrets du grand œuvre, ou l'art de faire de l'or.

Ce n'est point sous ce rapport que je l'ai envisagé, c'est uniquement sous celui de l'art que j'ai été curieux de bien connaître un ouvrage auquel différents auteurs attribuent en partie la renaissance du goût pour l'architecture en France et même en Italie; c'était le sentiment de Félibien. Au milieu de beaucoup d'incohérences que le titre de *Songe* peut rendre

---

traductions françaises au célebre statuaire J. Goujon; ou à J. Cousin, le plus ancien peintre de notre école.

excusables, et d'un grand amas d'érudition, on ne peut nier qu'il n'y ait aussi beaucoup d'imagination. De très habiles artistes, des littérateurs distingués, ne se sont fait aucun scrupule d'y puiser comme dans une mine féconde : lorsque je nommerai *le Bernin*, *Perrault*, *Lesueur*, *le Poussin*, et *La Fontaine* enfin, le bon La Fontaine, amateur passionné de la littérature italienne, on me dispensera sans doute de m'étendre sur un plus grand nombre de citations.

Je ne dois cependant pas laisser ignorer que Mirabeau, excellent juge en littérature, en a fait un très court extrait dans ses Contes

et Nouvelles, sous le même titre de *Songe de Poliphile.*

Un extrait ne suffisait point à ma curiosité ; la lecture des traductions françaises, dont le langage est suranné, me rebutait, et, pour me forcer de lire l'ouvrage entier dans l'original, dont le style est également diffus et embarrassé, je n'ai pas trouvé d'autre moyen que celui d'en essayer une nouvelle *traduction libre*, ou plutôt une *imitation*, car j'ai souvent retranché du texte, et quelquefois même je me suis permis d'ajouter et d'étendre ce qu'une idée originale m'inspirait.

Au lieu de placer en tête de chaque chapitre un sommaire qui

empêche la surprise et diminue l'intérêt, j'ai préféré distinguer seulement chacun de ces chapitres par un mot indiquant le tableau principal ou la situation des personnages, comme on le verra ci-après.

TABLE
DES CHAPITRES.

LIVRE PREMIER.

POLIAM FRATER

LIVRE SECOND.

PERAMAVIT.

SONGE

DE POLIPHILE.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE I.

LA FORÊT.

PRINTEMPS, tu venais de rendre aux prés l'émail des fleurs, et la verdure aux forêts, tu renaissais pour parer la nature, et l'aube du matin semblait promettre un jour délicieux: une douce langueur captivait tous

mes sens ; le court sommeil que je venais de goûter me faisait desirer de m'y livrer encore ; et cependant je combattais avec plaisir pour nourrir mon esprit de douces rêveries.

Le dirai-je ? Amour tourmentait le tendre Poliphile : les traits de Polia, toujours présents à ma pensée, occupaient mon ame tout entiere ; je m'enivrais du plaisir de les reproduire sans cesse ; ils remplissaient ma vive imagination des charmes de Polia ; et le sommeil en étendant ses voiles sur mes yeux appesantis ne put me ravir en entier le bonheur d'y penser, ne put m'ôter pour long-temps le plaisir de la voir.

Jupiter, dieu puissant ! tu fus jaloux de la félicité d'un mortel, tu m'envoyas la troupe légere des songes déployer devant moi leurs tableaux fu-

gitifs ; m'en plaindrai-je? non, sans doute. Heureux amants, vous savez tous ce qu'un moment d'absence ajoute aux feux, aux tourments, aux transports de l'amour ; et vous, penseurs profonds, n'êtes-vous pas convaincus que dans le court voyage de la vie les instants du bonheur ne sont que d'agréables songes?

Je me crus transporté dans une vaste plaine semée de fleurs, et tapissée de verdure ; la chaleur du soleil était tempérée par le souffle d'un vent frais ; le silence et la solitude y régnaient ensemble ; et l'appétit des animaux sauvages, les noires passions des hommes, plus terribles encore, n'en troublaient point le tranquille séjour : j'avançai, et bientôt je me trouvai dans les détours d'une forêt ténébreuse ; sans doute *Hercinie* était

son nom [1]; je ne savais comment j'y avais pénétré ; mon cœur battait à l'aspect de ces pins élevés, de ces noirs cyprès, dont le feuillage sombre disputait le passage aux rayons du jour ; la frayeur s'empara de mes sens ; tous mes efforts pour échapper devenaient inutiles ; vainement je voulais courir, mes jambes fléchissaient ; si je faisais un pas, quelque arbre rompu m'arrêtait, ou quelque branche épineuse s'attachait à mon vêtement ; je ne pouvais ni fuir, ni demeurer. Lecteur, vous connaissez ce pénible état sans doute, et vous l'aurez éprouvé dans quelque songe. Le bois retentissait de mes cris ; je n'étais entendu que de la

(1) C'est celui de la forêt noire, célebre par son antiquité et son immense étendue.

nymphe Écho ; elle seule répondait à ma voix défaillante ; et, nouveau Thésée, dans les détours de cet affreux labyrinthe, le fil consolateur d'Ariane manquait à mon amour.

CHAPITRE II.

LA MÉLODIE.

On le sait, tout malheureux recourt à la Divinité.

J'avais offensé Jupiter par mes soupçons jaloux, et c'est lui que j'implorai pour terminer mes maux : la bonté inépuisable des dieux, qui ne se lasse point de secourir ceux même qui les ont offensés, me le rendit favorable, et je trouvai l'issue de la forêt. A cette ténébreuse horreur succéda tout-à-coup la lumiere la plus pure ; mes yeux en furent éblouis quelque temps.

Epuisé de fatigue, et brûlé d'une soif dévorante, que la gêne de ma situation avait excitée, je cherchais une

source limpide, quand la faveur du dieu que j'avais invoqué me fit entendre le murmure d'un ruisseau luttant avec obstination contre les obstacles qui s'opposaient à son passage : je l'apperçois et j'y cours ; il bouillonne, écume, se précipite, et triomphe du gravier amoncelé, des herbes naissantes, et des troncs renversés ; rien ne l'arrête plus, et grossi dans son cours de mille filets sinueux, tributaires de leur onde, bientôt il devient un torrent qui se gonfle encore du produit de ce tapis de neiges éternelles dont se couvrent les cimes blanchies des montagnes où le dieu Pan a fixé son séjour.

J'étais donc agenouillé au bord de cette eau, qu'un lit moins resserré rendait plus calme et plus limpide : déja mes mains formant un réservoir dans

leurs paumes creusées la tenaient prisonniere, et j'allais la porter à ma bouche embrasée, lorsque, ô prestige! ô charme inconcevable! j'entends une voix douce, mélodieuse, et dont l'accent résonne encore à mon oreille.

Attentif et charmé par ces tendres sons, j'oublie la fatigue, les tourments, la soif même; j'écoute de tous mes sens, ma tête se releve, et mes doigts désunis, étendus, laissent retomber l'eau qu'ils avaient amassée.

Enchanté, je poursuis cette voix fugitive, qui s'éloigne à mesure que j'avance, mais dont la douceur et la mélodie semblent s'accroître à chaque pas. Vainement je m'obstine, je cours, je m'excede, je l'admire, je la poursuis toujours, mais sans pouvoir l'atteindre.

Epuisé de fatigue, et ne cherchant

plus que le repos, je tombai de lassitude sur le gazon, qu'ombrageait le feuillage d'un chêne antique et touffu ; semblable au cerf qui ne pouvant plus fuir s'abat et succombe, il devient la proie du chasseur obstiné ; ainsi je me sentis anéantir, et pour la seconde fois le sommeil me parut venir au secours d'un infortuné.

CHAPITRE III.

LE MONUMENT.

La triste forêt avait disparu ; un sommeil paisible avait étanché ma soif, avait calmé mes sens : je me crus au moment du réveil, et ce réveil semblait m'offrir la vue d'un lieu doux et ravissant, que bordait un agréable paysage enrichi des plus belles plantations ; la haute tige des arbres de toute espece, la verdure épaisse des arbrisseaux, qu'accompagnaient aussi des fleurs et des plantes salutaires, tout enchantait les yeux et l'odorat.

Je crus reconnaître à la richesse du pays, et à un petit bois de palmiers tout voisin, cette fertile partie de

l'Afrique, à laquelle un fleuve célebre a donné son nom, et que l'on appelle *Egypte*.

Aucune habitation cependant ne m'apparaissait encore, lorsque tout-à-coup je vis passer une hyenne sauvage d'une énorme grosseur, au poil hérissé, aux yeux hagards, à la gueule ensanglantée; elle dirigeait sa course vers les ruines d'un monument antique, que le temps s'était lassé d'outrager, et que maintenant dans son vol rapide il effleurait seulement de ses ailes.

Je m'acheminai vers ce monument pyramidal, qui le disputoit aux montagnes voisines par sa masse et par sa hauteur; il était environné des débris de sa magnificence, semblable à ces despotes de l'Asie antique, qui, du haut de leurs trônes d'or, contem-

plaient avec mépris les esclaves nombreux qui rampaient à leurs pieds : de même on ne voyait autour de la base de cet édifice que fragments taillés d'ornements, que blocs désunis ou encore assemblés par l'adhérence de leurs faces polies, qu'aucun ciment ne retenait.

Les fûts de colonnes rompus et renversés, les frises et les chapiteaux, que la sculpture avait ennoblis, gisaient dispersés et mutilés, comme on les voit encore dans les restes pompeux de Thebes et de Palmyre ; les myrtes et l'acanthe sauvage couvraient de leur verte parure le désordre piquant de ces blocs entassés, et opposaient à l'art vaincu du statuaire les modeles plus parfaits de la nature.

Le poli des jaspes, des serpentins et des porphyres n'avait point encore

perdu son éclat; il accusait de négligence et de pauvreté les petits fondateurs de ces monuments modernes, où la pierre est à peine ébauchée, et que l'orgueilleuse ignorance ou la folle présomption de ces peuples jeunes et frivoles voudrait assimiler aux travaux immortels de l'Egypte, ou bien aux temples de la Grece.

Une colonnade en péristile ornait le front de ce monument; son corps s'élançait en gradins diminués dans une forme pyramidale; à son sommet s'élevait un obélisque élégant de granit oriental, et couvert de signes hiéroglyphiques : une victoire de bronze aux ailes étendues terminait cette immense composition, où la perfection de la main-d'œuvre et la richesse de la matiere le disputaient à la justesse et à l'harmonie des proportions.

Le soubassement carré sur lequel reposait cet édifice était taillé à même le roc, et présentait aussi un seul bloc d'un immense volume. Un escalier à vis, où les jours étaient habilement ménagés, conduisait par le centre au sommet de la pyramide, dont les faces étaient orientées avec précision aux quatre points du ciel.

Je compris par une inscription répétée dans les trois langues, grecque, latine, et arabe, que ce monument était dédié au soleil. Les principales dimensions de l'ouvrage y étaient exprimées; et ces inscriptions se terminaient par ces mots, *Licas de Lybie, architecte, m'a érigé;* mais la date était effacée.

Sur les diverses faces de ce soubassement étaient représentés en bas-relief, avec un art admirable, les com-

bats des géants contre les dieux : on voyait briller dans ceux-ci la majesté divine ; sans effort comme sans passions qui altérassent les traits de leur beauté ils combattaient avec avantage contre ces mortels furieux, en qui l'expression de la rage, le caractere de la force et de la souplesse, étaient exprimés dans mille grouppes variés [1]. Je doutai que l'art de Vulcain et celui de Dédale, guidés par l'imagination brillante et hardie du Macédonien Dinocrates, eussent pu produire un plus rare chef-d'œuvre, et je crus voir d'un

---

(1) On croit, en lisant cette description, voir les admirables peintures du palais du T à Mantoue, où Jules Romain a traité le même sujet avec cette fierté et ce caractere mâle que l'on connaît à son pinceau.

seul coup-d'œil et la merveille du mont Athos changé en statue colossale, et les détours du labyrinthe de Crete, et la perfection du tombeau de Mausole, ce chef-d'œuvre que l'amour conjugal ne rendit pas moins célebre que le ciseau de Scopas, de Timothée, de Léocharès, et de Briaxis.

CHAPITRE IV.

LES COLOSSES.

Il manquait à mon bonheur de partager avec une amie le sentiment d'admiration que j'éprouvais à la vue de ce monument ; et le souvenir de ma chere Polia vint assiéger ma pensée : j'aurais voulu que son goût épuré pût jouir de tant de beautés, et m'aider à les apprécier.

Je ne pris plaisir à les examiner moi-même avec tant d'attention que pour avoir à les lui décrire.

Essayons, me dis-je, d'ajouter quelques traits au tableau, pour qu'il soit, s'il se peut, plus digne encore de Polia.

Au-devant de ce superbe édifice

étoit une place d'une moyenne étendue, pavée de marbres assortis en mosaïque, et environnée d'une colonnade sur laquelle le temps, qui n'avait pu que faiblement endommager le monument principal, avait exercé toute sa fureur.

Au milieu de cette place était un cheval en bronze de Corinthe, de proportion colossale, et que ses ailes désignaient assez pour un Pégase ; ses crins ondoyants, sa tête animée que jamais le frein n'avait assujettie, son allure et sa vélocité, savamment indiquées dans la pose choisie par l'artiste, en faisaient un chef-d'œuvre : plusieurs génies, c'étaient ceux des poëtes épiques sans doute, essayaient de le domter; le plus grand nombre en était culebuté ; un seul, fermement attaché à sa criniere, avait su le maîtriser. Eh ! qui

pouvoit méconnaître en lui le génie du divin *Homere?* Un autre était assez fermement établi sur sa croupe; il devait se nommer *Virgile;* et je laisse au lecteur le plaisir de désigner les poëtes qui occupaient les autres places, ou de punir par un trait satyrique, en y appliquant leur nom, ces amants dédaignés des filles du Permesse que le divin coursier foulait sous ses pieds d'airain.

De grandes couronnes ornaient les faces les plus étroites du piédestal; des bas-reliefs occupaient les deux côtés latéraux : sur le premier, un vieillard faisait danser quatorze figures, sept d'hommes, et sept de femmes; elles avaient chacune deux visages, l'un triste et l'autre gai. Au-dessous du vieillard était écrit TEMPUS. Il était facile d'expliquer l'allégorie de cet ou-

vrage élégant, où l'artiste avait représenté le *temps* qui fait danser les jours et les nuits de la semaine; peut-être les figures gaies désignaient-elles les jours heureux, tandis que les figures tristes exprimaient les jours de malheur, inégalement partagés entre les hommes. [1]

Sur le second bas-relief, des jeunes gens cueillaient des fleurs et les offraient à des nymphes empressées de les recevoir. Au bas étoit écrit AMISSIO, *perte*. Ce mot voulait-il dire que pour bien user des courts moments de la vie il faut en semer de fleurs les routes dif-

(1) Cette heureuse idée n'a point échappé au Poussin dans sa charmante composition du Temps qui fait danser les Saisons; tableau que la gravure très agréable et très répandue de Morghen a fait généralement connaître.

ficiles, et partager tous les instants de sa jeunesse entre l'étude et l'amour?

A peine j'avais fini l'examen de ce charmant ouvrage que j'apperçus de loin le sommet d'un obélisque porté par un éléphant; je m'approchais pour l'examiner, lorsque j'entendis un cri plaintif, qui se renouvelait par intervalle. Je montai sur un amas de ruines pour reconnaître de quel côté venaient ces sons; je ne remarquai aucune créature vivante, mais je vis un colosse renversé; il était de bronze et d'une grandeur démesurée; les jambes étaient creuses, et le vent qui s'introduisait par la plante des pieds, percée à jour, parcourant l'intérieur, et ressortant par les organes de la voix, occasionnait ces cris douloureux qui m'avaient frappé. En approchant je voyais la grandeur de cette figure s'ac-

croître à chaque pas; et mon étonnement redoublait.

Elle représentait un vieillard malade et conché; sa bouche, entr'ouverte, avait une dimension telle, qu'il était facile de s'y introduire : la curiosité m'y poussa; mais quelle fut ma surprise de trouver l'intérieur de cette figure si savamment travaillé, que l'on y distinguait jusqu'aux plus petits détails anatomiques, et tout le mécanisme du corps humain développé de maniere à ce qu'aucune partie de ce chef-d'œuvre du créateur n'y fût cachée; les noms même y étaient inscrits en trois langues, la chaldéenne, la grecque, et la latine; le siege des diverses maladies y était également écrit, ainsi que les remedes propres à leur guérison [1];

(1) On a maintenant un moyen plus

chaque partie des os, des muscles, des veines, des arteres, et des nerfs, se distinguait sans peine par des tons différents : divers fluides avaient autrefois rempli ces canaux, et l'action du vent les y faisait alors circuler avec activité.

Je fus porté droit au cœur par une impulsion rapide ; et voyant le siege des amoureuses peines, le réservoir des soupirs avec celui des larmes, et

---

facile et moins dispendieux de démontrer l'anatomie par les modeles en cire coloriée, que l'on exécute pour les parties séparées, et les injections sur la nature même, pour l'ensemble des arteres, des veines, des nerfs, etc. etc. La collection du Muséum national d'histoire naturelle de Paris, et la belle statue anatomique de Fontana, composée de plus de trois mille pieces qui se démontent, et qui ont chacune les suppléments nécessaires

le si petit espace réservé pour les douces jouissances, je poussai avec un profond soupir moi-même le nom de Polia, et je l'articulai si haut que tout le corps du colosse frémit et s'ébranla; peu après j'entendis proférer à mon tour par cet écho divin le nom de Polia.

Je ne me lassais point d'admirer ce chef-d'œuvre, et j'allais du cœur re-

---

à leur développement, ne laissent rien à desirer à cet égard. On sait que ce prodigieux ouvrage, exécuté en cire et en bois, a coûté plus de trente années d'études et de travail à ce célebre anatomiste; que plus de quatre mille cadavres ont servi pour les modeles, et que Bonaparte en a commandé une pareille à Fontana, qu'il exécute en ce moment.

L'enveloppe est moulée sur les plus belles formes de l'antique.

monter au cerveau, espérant y contempler les merveilles de la pensée, et le siege de l'imagination ; mais un souffle impétueux ne me permit pas de pénétrer jusque-là, et je fus rejeté en un instant à vingt pas du colosse. Sans doute j'avais formé un vœu téméraire ; j'avais montré une indiscrete curiosité.

Dieu puissant, m'écriai-je en revoyant la lumiere, le hasard ne créa point ce que je viens de contempler avec admiration ; il ne créa point ce globe lumineux qui m'éclaire, et tu n'es pas moins grand dans le travail secret du mécanisme qui nous compose que dans le spectacle si pompeux de l'univers que tu fais briller à nos yeux !

Le haut de la tête d'un pareil colosse dominait sur d'autres ruines ; c'était

celui d'une belle femme, exécuté avec le même art; mais soit que le secret d'un tel chef-d'œuvre de grace et de délicatesse fût encore plus impénétrable, soit que la déesse de la pudeur ne voulût pas permettre à un curieux indiscret de violer ainsi son sanctuaire, je trouvai ce nouveau colosse tellement environné d'obstacles que je ne pus en approcher; et l'éléphant qui m'avoit frappé d'abord attira toute mon attention.

Il était de marbre noir parsemé de veines d'or comme le lapis lazuli; le poli en était admirable, et multipliait tous les objets environnants: j'y apperçus mon image réfléchie, quand j'aurois voulu n'y voir que celle de ma bien-aimée, la belle, la divine Polia.

Une housse richement ornée de broderies recevait l'obélisque de porphyre verd; il avait en hauteur sept fois la

largeur de sa base ; un globe du plus beau crystal surmontait le triangle de son sommet.[1]

De fortes sangles semblaient attacher ce fardeau précieux au pesant animal ; une inscription gravée sur son front en grec et en arabe portait ces deux mots, LABEUR, INDUSTRIE.

L'intérieur du corps était creux, et l'on y pouvait facilement monter par

---

(1) Le Bernin a exécuté cette idée sans aucun changement dans le petit obélisque qu'il a élevé sur la place dite de la Minerve, à Rome ; et l'on a regardé comme un trait de génie d'avoir produit autant d'effet avec un bloc d'un si petit volume, en l'élevant ainsi sur le dos d'un éléphant. Il en existe aussi un exemple antique dans la ville de Catane en Sicile ; et c'est peut-être là que l'auteur du Songe a puisé.

une ouverture et des entailles prati quées à dessein.

Des lampes inextinguibles éclairaient cet intérieur, et laissaient appercevoir deux statues placées sur des sarcophages ; l'une était celle d'un roi d'Afrique, taillée dans une pierre de touche du plus beau noir ; les yeux, les dents et les ongles étaient d'argent ; elle étendait un sceptre d'or, et montrait la statue placée vis-à-vis. Une inscription en trois langues, l'hébraïque, la grecque, la latine, se lisait sur un bouclier; elle finissait par ces mots : « Cherche et tu trouveras ; laisse mon ombre en paix. »

L'autre statue de femme, placée dans la partie antérieure de l'éléphant, montrait du doigt et par-dessus l'épaule l'espace qui était derriere elle. Une autre inscription disait : « Qui que tu

sois, prends de ce trésor autant qu'il te plaira; mais en prenant la tête garde-toi de toucher au corps. »

Cette figure montrait-elle le passé par ce geste, et voulait-elle avertir les hommes de consulter en tout l'expérience, et de remonter aux origines pour obtenir la vérité?

Sorti de cet intérieur obscur, j'observai autour du soubassement qui portait ce colosse plusieurs attributs hiéroglyphiques, et des instruments de sacrifice qui me parurent être l'expression d'un pur hommage à la Divinité.

Ces trois colosses observés avec attention, et profondément gravés dans ma mémoire, il me restait à examiner une porte dont la noble architecture, assujettie à des rapports exacts, présentait une harmonie de proportion

difficile à rencontrer dans ces ouvrages élevés à la hâte par le génie impatient des modernes : un certain nombre de carrés égaux, inscrits dans la masse générale, en réglait les dimensions ; un fronton la couronnait, et reposait avec son entablement sur deux colonnes grouppées aux deux côtés de l'arc [1] ; elles étaient d'ordre corinthien,

---

(1) Cet accouplement des colonnes, dont les arcs de triomphe cités plus bas ont fourni le modele par l'extrême rapprochement de leurs colonnes, a depuis été regardé comme une hardiesse et une nouveauté dans un monument célebre par son importance, la grandeur et la beauté de son exécution, qui produit un effet des plus imposants.

Je veux parler du péristile du Louvre. Il ne serait point impossible en effet que Perrault eût puisé dans la description et

et placées sur des piédestaux du quart de leur hauteur.

La construction de cette porte était appareillée avec grand soin, les joints imperceptibles, les assises posées sans cales ni mortier, suivant l'usage des

---

dans les planches de cet ouvrage l'idée d'accouplement des colonnes dont il a fait usage au péristile du Louvre, et qui passa alors pour un trait de génie ; peut-être aussi avait-il connoissance par quelque dessin des ruines du temple du Soleil à Palmyre, dont l'architecture a un rapport singulier avec celle du Louvre ; ou s'est-il seulement rencontré avec ces deux exemples par un hasard singulier ?

Ce qu'il y a de sûr, c'est que Perrault connoissait les ruines des monuments de la Grece, car il en parle dans les notes du troisieme livre de sa traduction de Vitruve, à propos des frontons.

anciens ; les marbres les plus précieux composaient sa structure ; les colonnes étaient d'un seul bloc ; et la perfection de la sculpture prouvait qu'elle avait été érigée dans les siecles du bon goût. Elle rappelait par l'arrangement de ses membres, au fronton près, les petits arcs de Trajan à Ancône, et celui de Pola en Istrie, érigé par une femme, du nom de Salvia Postuma, en l'honneur de Sergius Lepidus son mari, édile, et tribun militaire de la vingt-neuvieme légion.

Il n'est pas rare sans doute de voir la beauté décerner des couronnes à la valeur, et lui accorder dans ce siecle même d'autres récompenses d'un prix inestimable ; mais il n'est pas aussi commun de lui voir consacrer cette estime toute particuliere qu'elle a pour les actions courageuses par un monu-

ment à la fois aussi important, aussi glorieux, et aussi durable qu'un arc de triomphe.

CHAPITRE V.

LES REGRETS.

Avant de quitter entièrement cette porte, dont la beauté me ravissait, et où je reconnus tout l'art des anciens, et leurs proportions mises en œuvre d'après le peu d'écrits qu'ils nous ont laissés, je dois vous dire que l'inscription qui en formait la dédicace, et qu'on lisait dans la frise en caracteres grecs, fondus de l'argent le plus fin, était en l'honneur de Vénus, déesse de la beauté, et de son fils, le tendre et trop souvent perfide Amour; qu'elle avait été consacrée par Bacchus et par Cérès, ces divinités bienfaisantes qui portent l'abondance et la joie dans nos festins.

Sans doute cette dédicace exprimait que les riches produits de la terre doivent alimenter l'industrie qui sait les multiplier pour nos jouissances, et les arts, ces attraits si puissants pour entretenir l'amour, et captiver jusqu'à l'inconstance en variant toujours les moyens de plaire.

La gaieté, doux présent de Bacchus, a souvent aussi dans un joyeux repas disposé à la tendresse plus d'une belle qui, sans les conseils de ce dieu, eût plus long-temps résisté aux vœux d'un amant.

Que n'ai-je en partage, m'écriai-je aussitôt, et la fortune et les talents! Que ne puis-je ériger un temple dont la divinité serait cette même beauté, maîtresse absolue de tous mes sentiments, la belle et tendre Polia!

CHAPITRE VI.

LE CHAR DE LA MORT.

Mille souvenirs, qu'avaient éveillés la vue de ces chefs-d'œuvre et les noms de ces dieux de l'antique poésie, occupaient ma mémoire et me rappelaient les merveilleuses descriptions dont les livres d'Hésiode et d'Homere, d'Hérodote, de Strabon, de Pausanias, et les autres auteurs anciens sont remplis.

J'avais présent à la pensée et l'habileté des artistes égyptiens pour travailler séparément, au moyen des proportions fixées et convenues, les différentes parties d'un colosse, qu'ils assemblaient ensuite comme s'il eût été fait par la même main, et les moyens

industrieux des architectes Satyrus et Pithée pour ériger le tombeau de Mausole, et les statues gigantesques du célebre Memnon, qui fit sortir du même bloc de granit trois figures de Jupiter, dont l'une, qui était assise, avait le pied long de sept coudées ou dix pieds et demi [1], et cette statue de l'illustre Sémiramis, taillée sur le mont Bagistan, de dix-sept stades d'élévation. [2]

---

(1) Ce qui donne, suivant les rapports, quarante-deux coudées, ou soixante-trois pieds de proportion (vingt metres environ).

(2) Plus de trois mille deux cents metres. Vingt-sept stades faisaient une lieue de deux mille cinq cents toises ; ainsi cette statue avait en hauteur près de deux tiers de lieue, sans doute y compris la montagne qui lui servait de base.

Je repassais dans mon imagination et ces immenses pyramides et ce labyrinthe d'Égypte, ces théâtres harmoniques, ces amphithéâtres superbes, ces thermes somptueux, la noblesse de ces temples, la continuité de ces aqueducs, et le nombre infini de ces colosses pour lesquels la constance des Égyptiens, l'art des Grecs, et la grandeur des Romains, réunis, avaient obtenu l'immortalité, digne prix de leurs travaux.

Je trouvais que les chefs-d'œuvre qui venaient de me frapper pouvaient facilement le disputer à cette statue colossale d'Apollon, transportée à Rome par Lucullus, au Jupiter dédié à l'empereur Claude, à celui de Tarente, fondu par Lisippe, au colosse de Rhodes, qui rendit à jamais célebre le nom de Charès de Lydie, et à ceux que Xéno-

dore, de Marseille, exécutait à Rome et dans les Gaules; enfin au colosse du vaillant Hercule à Sur, et même au Jupiter Sérapis, exécuté en émeraudes dans la proportion de neuf coudées, pour le temple de ce dieu dans l'Oasis d'Ammon.

Je me disais, si les seules ruines de tous ces précieux monuments ont tant et de si justes droits à l'hommage des esprits cultivés, que serait-ce donc s'ils en avaient pu jouir dans leur fraîcheur et dans leur beauté?

Revenu enfin de mon étonnement, je pensai que si ce frontispice était consacré à Vénus et à son fils, en pénétrant dans l'intérieur je devais y trouver leur temple et leurs statues: à peine j'avais fait un pas, qu'une colombe plus blanche que la neige traversa mon chemin; je crus que cet au-

gure me serait favorable, et je pénétrai dans l'intérieur du vestibule, où de nouveaux objets s'offrirent à ma vue.

Un revêtissement de marbre blanc, où des compartiments de jaspes variés étaient incrustés, composait les lambris ; d'autres jaspes noirs, du plus beau poli, formaient autant de miroirs ; des sieges de marbre ornaient le pourtour, et se détachaient admirablement sur un pavé de nacre de perle ; ses ondulations semblaient être celles d'une eau limpide et battue, dont la surface est blanchie d'écume.

Cette piece était voûtée en berceau ; sa courbure venait s'appuyer sur une large frise où étaient représentées en bas-reliefs, sur un fond couleur d'eau de mer, plusieurs chimeres, especes de tritons et de sirenes jouant avec des naïades et de petits génies agréable-

ment enlacés dans leurs amples nageoires.

Ces génies soufflaient dans des buccins, des conques marines, et d'autres instruments fantastiques [1]; d'autres tressaient des couronnes de corail, de lotus, et d'algue marine ; des chars légers, tirés par des dauphins, semblaient glisser sur les flots, et portaient les trésors de l'empire de Neptune, ou les fleurs et les fruits qui

---

(1) Plusieurs sarcophages antiques présentent les mêmes sujets parfaitement rendus ; ils ont été reproduits par les sculpteurs modernes. La frise du premier ordre des guichets du Louvre, attenant le grand salon de peinture, est parfaitement conforme à cette description, et semble avoir été copiée d'après ; elle est exécutée avec beaucoup d'art.

naissent sur ses rivages caressés chaque jour par l'onde amoureuse.

La nautile vitrée opposait sa volute diaphane aux tons rembrunis de la tortue, dont ces habitants de l'onde se servaient comme de boucliers; des corselets de joncs, des lances formées de roseaux, figuroient dans leurs joyeux combats, où le vainqueur courroucé poursuivoit le fuyard; celui-ci, pour échapper à sa vengeance, plongeait en riant, ou se laissait envelopper dans la vague recourbée.

Le plafond se divisait en compartiments, où l'on distinguait, entre autres sujets, l'enlèvement de la belle Europe par Jupiter sous la forme d'un taureau blanc; Agénor son pere, roi de Tyr, commandait à ses fils, Cadmus, Phénix, et Cilix, d'aller chercher leur sœur.

Plus loin on voyait le combat terri-

ble livré par Cadmus au dragon écaillé qu'ils rencontrerent près de la fontaine. Enfin on appercevait dans le fond la ville de Thebes que bâtit ce héros par ordre d'Apollon, au lieu où le bœuf qu'il conduisait s'arrêta ; ce qui donna à cette contrée le nom de Béotie.

Un autre caisson renfermait l'histoire de Pasiphaé, le portrait du Minotaure, et l'ingénieux artifice de Dédale pour franchir les airs avec son fils le malheureux Icare.

Ces sujets historiques et leurs accessoires étaient rendus avec autant d'art dans la composition, que de vérité dans les détails. La pureté du dessin, la fraîcheur du coloris, portaient l'imitation des objets jusques à l'illusion; et l'on doutait un instant en les voyant s'ils étaient peints, ou s'ils s'offraient à l'œil en réalité.

Je m'attendais à trouver le temple de la Beauté au bout d'un si riche vestibule ; mais des ténebres couvraient la porte opposée ; je me sentis entraîner au milieu de leur épaisseur, et j'entendis un bruit épouvantable, un cliquetis d'armes que choquaient avec fureur de féroces combattants.

Plus loin je vis remuer des ossements à la lueur de torches funebres ; on en formait une espece de bûcher que l'on embrâsa, sacrifice obligé pour appaiser la divinité terrible dont trois spectres sanglants annonçaient la présence : leurs affreux hurlements se prolongeaient de déserts en abymes, et retentissaient au loin dans ce triste séjour. Qui pouvait méconnaître les Euménides, Alecto, Mégere, et Tisiphone, ces implacables filles des enfers ?

Je fuyais à grands pas leur sinistre

rencontre, lorsque je vis passer dans l'éloignement un char que précédait la Peur, pâle et tremblante, et que suivaient le Chagrin, les Regrets, la Désolation.

Il était composé du squelette d'un énorme animal ; des serpents entouraient sa charpente osseuse, lui servaient de traits et de ressorts, et faisaient retentir l'air de leurs sifflements; la déesse, armée de sa faulx redoutable, c'était la Mort elle-même, soulevait un crêpe ensanglanté, dont l'extrémité se perdait dans les ténebres, qu'il épaississait encore ; à ses côtés gisaient la Fievre et l'Insomnie ; quatre ministres principaux, agents de deuil et de destruction, pressaient les cerfs agiles qui leur servaient de monture, et faisaient voler le char qu'ils conduisaient ; on lisait en traits de feu ces mots sur leurs

fronts dépouillés, GUERRE, FAMINE, PESTE, MÉDECINE.

Un dragon, cerbere impitoyable, accompagnait le fatal quadrige; sa gueule vomissait les poisons destructeurs, et son haleine enflammée séchait l'herbe des prés; les branches effeuillées tombaient en sa présence, et l'oiseau qui respirait cette vapeur infecte s'abattait sans vie et sans mouvement à ses pieds: son regard seul dévastait les campagnes; je n'évitai ses atteintes qu'en me précipitant au milieu des souterrains creusés sous cette pyramide; ils n'étaient peuplés que de reptiles, et le vol des chauves-souris qui se heurtaient à ma rencontre agitait encore mon ame émue du spectacle effrayant dont elle venait d'être frappée: je n'avancais donc qu'en tremblant, étendant les bras devant moi, et dirigeant au hasard mes pas mal assurés.

Après bien des détours dans l'obscurité, je trouvai une foible lampe qui jetait, par intervalle seulement, quelques rayons pâlissants devant l'autel où elle était appendue.

Je pus entrevoir, au moyen de cette lumiere incertaine, en quels lieux j'étais, et je reconnus les massifs et les passages voûtés qui en formaient d'immenses catacombes, galeries accessoires et dépendantes du palais de la Mort.

J'apperçus une autre petite lueur, je m'y portai; mon cœur tressaillit de joie en revoyant ce jour tant desiré, cette vive lumiere dont Phébus enrichit les mortels en prodiguant à tous ses rayons bienfaisants. Je continuai donc de marcher avec tranquillité, et je me trouvai rendu à la lumiere et à la vie au milieu d'une vaste et riante campagne.

CHAPITRE VII.

LES NYMPHES.

Favorisé de l'haleine du zéphyr et de la douce chaleur du soleil, je fus bientôt ranimé; je retrouvai toute la vivacité de mes sens et les facultés de mon esprit pour examiner et observer avec fruit ce qui se présenterait à moi.

Le site était enchanteur et planté d'une grande variété d'arbres et d'arbustes dont le vent agitait le feuillage, et promenait au loin les parfums odorants.

Je passai une petite riviere sur un pont antique de marbre blanc, d'une seule arche, et d'une heureuse proportion.

Au sommet était une table de porphyre, sur laquelle était sculptée une ancre avec un dauphin, attributs du commerce et de la navigation; on y voyait encore plusieurs emblêmes, tels qu'une tête de victime entre deux branches, que je pris pour du laurier, cet arbre chéri d'Apollon, et dont le terrible Mars moissonne aussi trop souvent les rameaux avec son fer ensanglanté. L'allégorie eût été plus juste, dis-je en moi-même, si l'on eût mis une seule branche sur un monceau d'ossements: est-il en effet une victoire qui ne soit achetée par d'innombrables sacrifices? On lisait au bas cette devise, *Semper festina lentè*, Hâte-toi lentement. Ah! sans doute, il est toujours temps de payer aussi cher une ombre de gloire.

Des appuis de marbre assuraient le

regard et la tranquillité du voyageur, et lui offraient dans leur épaisseur une banquette ménagée pour son repos.

Après les scenes qui venaient de m'arriver, je craignis encore quelque enchantement, et ne voulus pas m'y asseoir.

Je vis que le cours de l'eau se divisait en deux bras, dont les bords étaient garnis de plantes amies des fontaines. Une petite isle était peuplée d'oiseaux aquatiques de toute espece, qui se disposaient pour attaquer les poissons dans leur plaine liquide, et fuir ensuite à leur tour devant le trait meurtrier qui devait les atteindre malgré la rapidité de leur vol. Cette parité de traitement que le faible reçoit du plus fort est-elle donc une vengeance réservée par le ciel ? ou ce jeu de destruction continuelle est-il

un vœu de la nature, auquel tous ses enfants soient contraints d'obéir ?

Au-dessus des arbres pointait le faîte d'un édifice, et cette vue me réjouit d'autant plus que j'espérais y rencontrer quelque habitant et l'hospitalité. Je me hâtai d'arriver, et je vis que c'était une fontaine de forme octogone : chacune de ses faces était décorée aux angles de deux colonnes corinthiennes délicatement travaillées, et surmontées d'un fronton ; au milieu du tympan on distinguait une couronne de feuilles d'eau, et deux colombes qui buvoient dans un vase de forme élégante. [1]

---

(1) L'auteur, dont l'imagination était nourrie des chefs-d'œuvre de l'antiquité, rappelle ici un sujet connu dans plusieurs bas-reliefs, et particulièrement la célebre mosaïque du capitole.

Un bas-relief, d'une exécution admirable, ajoutait à la richesse de son architecture ; il représentait une belle nymphe mollement couchée sur un lit de roseaux ; les formes sinueuses de son beau corps se dessinaient sur les plis fins et serrés de sa draperie ; elle en soulevait un pan avec grace ; la candeur de l'innocence parait son front, et le sourire était placé sur sa bouche demi-close.

De son sein élevé découlaient deux légers filets d'une eau limpide et pure ; ils retombaient dans une grande vasque de porphyre ; les cheveux de cette belle, nattés avec art, descendaient jusque sur ses épaules.

On lisait cette inscription sur la frise placée au-dessus de l'ordre :

A LA MERE COMMUNE.

Le ruisseau qui naissait de cette fontaine était bordé de rosiers, et traversoit un champ de cannes de sucre qu'il fertilisait ; un berceau d'orangers et de citronniers suivait les contours de son lit ; ces arbres s'y miraient, et réfléchissaient leurs beaux fruits dans son onde souvent parsemée des fleurs dont le vent couvrait sa surface.

Comme je reposais mes yeux sur ce riant tableau, je crus entendre le son de la trompette guerriere, et je frémis de l'idée de voir une armée laisser dans ces beaux lieux des traces funestes de son passage.

Je fus bientôt rassuré par l'apparition d'une troupe de jeunes beautés qui s'avançaient en chantant ; l'une d'elles tenait une lyre dont elle accompagnait ses chants ; les autres mêlaient à ses refrains les sons de divers instruments.

Je me cachai derriere un arbuste pour voir passer cette gracieuse troupe sans en être vu, et je distinguai cinq de ces belles nymphes dont la démarche légere suivait la mesure marquée par la lyre; elles étaient couronnées de myrte; une tresse d'or attachait leurs nattes ondoyantes; leur robe était découpée selon le costume de l'isle de Cos, c'était une triple tunique successivement étagée: la premiere était du coton le plus fin; la seconde de soie teinte en pourpre éclatante; la troisieme d'un verd tendre: une ceinture d'or brillait au-dessous de leur sein, et des bracelets de même métal retenaient les manches diaphanes de leur premier vêtement; des rubans d'or et de pourpre enlaçaient leur cothurne élégant, qu'enrichissait encore une broderie artistement travaillée.

L'une d'elles m'ayant apperçu, toutes s'arrêterent pour me considérer : le respect m'empêchait de leur adresser le premier la parole; elles virent mon embarras, et la plus voisine me demanda d'un air gracieux ce que je faisais dans ces lieux, et qui je pouvais être.

Vous voyez, leur dis-je un peu rassuré, un amant malheureux, puisqu'il est séparé de celle qu'il adore ; je la cherche par-tout : vous n'ignorez pas sans doute quels dangers j'ai courus avant d'arriver jusqu'ici ; peut-être, et je le vois, j'ai violé quelque asile sacré, puisqu'à vos graces, à votre beauté, je ne puis méconnoître en vous toutes le rang des immortelles : mais, belles nymphes, pardonnez à mon audace; un malheureux étranger pourrait-il exciter votre colere, quand il implore votre pitié ?

Suppliant, j'étais à leurs genoux; elles s'empresserent de me relever. Ne crains rien, jeune homme, me dit l'une d'elles, nous admirons ta fortune et ta persévérance, car tu as couru bien des dangers avant de pénétrer jusqu'ici; mais tu es arrivé dans le séjour du bonheur et de la tranquillité.

Tu vois, me dit cette nymphe en me montrant ses compagnes, que les habitants de ces lieux ne sont pas trop effrayants; mes compagnes sont aussi aimables que belles; la gaieté nous unit; elle varie nos plaisirs dans un pays dont tu ne connais pas encore toutes les délices. Les figues ni les raisins qui mûrissent sur les coteaux du mont Taurus ne sont pas plus doux que nos fruits; et les jardins si vantés des Hespérides ne peuvent être comparés à ceux dont nous jouissons: la fertile Egypte est

moins abondante, et nous n'avons pas à nous garantir ici des inondations d'un fleuve impétueux, ni des malignes influences de l'air de ses marais.

Nous vivons tranquilles sous les lois d'une reine grande, noble et libérale, de la sage Eleuthéride [1], modele de toutes les beautés comme de toutes les vertus.

Nous te présenterons aux pieds du trône de notre auguste souveraine; elle te recevra sans doute avec bonté.

Toutes nos compagnes nous envie-

---

(1) Ce mot signifie Conservatrice de la liberté. Jupiter Eleuthérien avait des fêtes dans la Grece qui se célébraient tous les cinq ans ; elles avaient été instituées par les Grecs après la défaite des Perses, sous la conduite de Mardonius.

Il y en avait du même nom célébrées par les Samiens en l'honneur du dieu d'amour.

ront le bonheur d'offrir à ses yeux un jeune étranger : ce nouvel hôte sera bien accueilli sans doute, puisqu'il va lui donner une occasion nouvelle d'exercer ses bienfaits.

CHAPITRE VIII.

LE BAIN.

Rassuré par des paroles aussi généreuses, je me livrai aux soins empressés de ces belles nymphes, et leur offris avec le tribut de ma reconnaissance les faibles services que je pourrais leur rendre.

Comme je vis qu'avec leurs instruments elles portaient encore des vases remplis d'essences, des voiles, et d'autres accessoires de leur parure, je voulus m'en charger, mais elles n'y consentirent point, et me dirent avec ingénuité, nous allions au bain, tu vas y venir avec nous, c'est tout près d'ici, et peut-être as-tu déja vu la

fontaine. Oui, belles nymphes, leur dis-je un peu étonné cependant de la proposition ; de ce moment je suis votre esclave, et vous pouvez disposer de moi : j'ai vu la charmante fontaine, je m'y suis même désaltéré avant d'avoir obtenu votre agrément ; et si c'était un crime je vous offre en réparation et mon repentir sincere et tous les dédommagements que vous exigerez.

Bon, reprit une autre, il est bien question de cela, nous sommes amis maintenant, on est ici sans façon, donne-moi la main : tu ne nous as pas encore demandé nos noms, je vais te les dire ; tu vois, nous sommes cinq assez jolies vraiment,

Et même on pourrait dire belles ;
Des Sens nous sommes sœurs jumelles.

Moi je m'appelle Aphaée, ou, si tu veux, le Tact : ma sœur qui porte les parfums c'est l'Odorat ; son nom est Osphrasie : Horasie tient le miroir, et c'est la Vue : aux sons de la lyre d'Acoé, tu reconnais l'Ouie : enfin, lorsque tu auras goûté du nectar que Géosie porte dans cette jolie amphore, tu sauras que c'est le Goût. N'es-tu pas en joyeuse compagnie ? Nous ne nous quitterons plus. Après tes fatigues le bain t'est nécessaire ; nous allons en jouir, et puis nous retournerons au palais de la reine. Sois aussi franc avec elle que nous le sommes avec toi ; raconte-lui sans déguisement l'histoire de tes amours, et sois sûr de trouver en elle bonté, faveur, et protection.

Je ne savais où j'en étais : mais de tant de merveilles ce qui me flattait

le plus était l'espoir de retrouver, de voir et d'embrasser ma chere Polia ; je ne craignais plus pour elle la compagnie de ces nymphes si belles, depuis que je savais leur nom : un peu de honte cependant me tenait d'être en habit si peu décent pour paraître devant la reine : mais je me dis bientôt, Puisqu'ici tout est enchantement, sans doute après le bain mes habits auront pris une fraîcheur nouvelle, et je n'aurai point à rougir de mon accoutrement.

Nous étions à la porte de ce bain ; c'était une jolie coupole à huit pans, décorée dans le genre oriental, où les marbres, les jaspes, les crystaux brillaient de toutes parts ; la voûte était découpée à jour, et représentait un berceau de divers feuillages exécutés en pierres fines et transparentes, comme on le fait avec tant d'art à Florence.

Le pivot d'un enfant ailé, qui servait de girouette au dehors, faisait voltiger au sommet de la lanterne intérieure un grand papillon aux ailes nacrées, aux yeux de diamant; et, selon le vent qui soufflait, l'insecte brillant allait se poser sur la tête de l'un des trente-deux enfants d'Éole, figurés dans un disque au plafond [1]. Chaque fois que le vent changeait, l'enfant ailé avertissait par le son de sa trompe dorée; c'est ce que j'appercevais par la porte en me baissant pour jeter un coup-d'œil dans l'intérieur.

---

(1) Columna a pris lui-même cette idée du triton de bronze placé au sommet de la tour des vents à Athenes, monument qui subsiste encore, dont Vitruve parle dans son premier livre, et qui marquait les vents avec sa baguette.

Quel enfantillage ! me dit Orasie; te contenterais-tu de rester à la porte? Entre avec nous. Aurais-tu pénétré jusqu'ici, si tu n'étais modeste et sage? Entre donc, beau garçon, et sois le bien venu.

Je ne revenais point de tant de liberté dans de jeunes beautés, dont l'extérieur était d'ailleurs si modeste; mais leur ton d'ingénuité m'inspirait le respect. Ne t'étonne point, me dit Acoé en soulevant sa lyre, de nous voir si franches et si gaies:

Nous ne savons mettre aucun art
Dans les discours, dans la parure;
Tu nous verras toujours sans fard,
Car notre mere est la nature.

L'intérieur de la salle ne le cédait point à l'extérieur pour la magnificence et le bon goût: on y voyait en

bas-relief, au-dessus des portes, des sujets taillés dans l'albâtre au fond veiné ; c'était, d'un côté, le jeune Arion sur un dauphin, qu'il conduisait au son de sa lyre ; de l'autre, le fougueux Neptune armé de son trident, et pressant un cheval marin.

Les murailles étaient de pierre de touche du plus beau noir, et d'un poli parfait, encadrée dans des champs de rouge antique : on avait choisi ces couleurs sans doute par raffinement de volupté, pour faire mieux ressortir l'éclat et la blancheur de ces nymphes qui venaient s'y baigner. [1]

Une précieuse mosaïque servait de

---

(1) Plusieurs panneaux antiques d'Herculanum, de Pompéia, et des bains de Livie, sont entièrement conformes à cette description : tels sont, entre autres, ceux

pavé ; elle représentait un nombre infini de poissons dans toutes sortes de mouvements : en sorte que quand ce pavé était recouvert de quelques pouces d'eau on pouvait croire ces poissons naturels ; les vacillations de l'eau paraissaient alors leur donner du mouvement.

Le feu circulait dans des conduits souterrains ; en un instant l'air se trouva parfumé par des gommes et des bois odorants que les nymphes brûlerent en entrant ; puis elles attacherent, en s'aidant réciproquement, leurs cheveux dans un réseau d'or.

Dépouillant ensuite leurs tuniques,

---

des jolies danseuses si connues et si souvent répétées dans nos décorations intérieures depuis que nous avons adopté la grace simple et naïve du genre antique.

elles mirent à découvert des formes si pures et si blanches, que j'en fus autant ébloui que surpris ; elles descendirent cependant les gradins du bassin, et se plongerent dans l'eau sans faire trop d'attention à moi. Je ne pouvais en dire autant; immobile et transporté d'admiration, j'épiais tous leurs mouvements, leurs jeux folâtres, leurs enlacements.

Quelle épreuve, ô ma chere Polia! mais le cœur glacé qui eût pu voir sans émotion tant de charmes divins n'eût pas été digne de ton amour.

Ne veux-tu donc pas, me dirent-elles voyant mon embarras, te baigner avec nous ? Craindrais-tu d'éclipser par l'éclat de ta beauté les lis de notre jeunesse ? —Oh ! non sans doute, belles nymphes ; mais je puis, si vous le desirez, vous faire voir bientôt un cor-

beau parmi les plus blanches colombes.

Acoé me dit aussitôt, Tu n'as pas répondu à notre confidence; je t'ai appris tous nos noms, et nous ne savons pas encore le tien: tu es bien réservé, jeune homme.

Poliphile est mon nom. —Poliphile? nous le trouvons joli, dirent-elles toutes ensemble; et celui de ta belle? — Polia. — Comment Polia? ton nom a donc été fait exprès pour elle; car Poliphile, si nous ne nous trompons, veut dire amant de Polia. — Oui, le destin l'a réglé ainsi, et je suis à Polia pour la vie.

—Mais si cette Polia était ici parmi nous, que ferais-tu pour elle? —Polia est maîtresse absolue de mon ame, et ses volontés sont la regle de ma conduite. —Mais encore, comment l'as-tu quittée, et où l'as-tu laissée? —Hélas!

j'ignore encore où je suis ; tout ce qui m'est arrivé, ce que je vois même en cet instant, tout égare ma raison et trouble mes sens et ma mémoire : une seule chose m'est bien connue, c'est que j'aime Polia.

Modele des amants, me dit Osphrasie en riant, que nous donneras-tu si nous te faisons retrouver la bien-aimée de ton cœur? Peut-être elle n'est pas loin ; livre ton ame à l'espérance, prends part à nos jeux, et viens danser avec nous. Elles me prirent par les mains, nous formâmes une ronde, et nous dansions ensemble. Si près de ces corps d'albâtre on eût dit et je croyais voir moi-même un noir habitant de l'Éthiopie nageant au milieu d'une troupe de cygnes. La coquetterie des nymphes se plaisait à la comparaison ; les bons mots, la gaieté, la folie même accompagnaient la danse ;

les instants s'écoulaient avec rapidité; nous entrions à peine au bain, une heure était déja passée.

Le jet d'eau qui alimentait le bassin où nous folâtrions était d'une singuliere composition.

Dans une vaste niche se trouvaient placées deux naïades de bronze doré, d'une proportion un peu moins grande que nature; elles soulevaient un enfant de même matiere, qui avait ses petits pieds dans la main de chacune d'elles; ainsi elles le soutenaient en équilibre, et le maintenaient par sa draperie, ce qui découvrait ses formes potelées: sa tête fine souriait; et le petit vaurien donnait effrontément passage à un léger filet d'eau, tout ainsi que bonne nature a voulu que cela fût.

Je ne pus m'empêcher de rire de cette folle idée. Prends ce vase, me dit Acoé,

et va, mon cher Poliphile, me prendre un peu d'eau fraîche au jet de cette fontaine ; ce que j'exécute aussitôt : mais à peine je posais le pied sur la premiere marche au devant du petit enfant malin, qu'une bascule adroitement placée fit que le traître m'inonda la figure d'une eau si froide et si rapidement lancée, que j'en fus aveuglé, et faillis tomber à la renverse.

Nymphes de rire aux éclats, moi de courir après pour tâcher de les placer sous la douche perfide ; mais un plongeon fait à propos me les dérobait toujours, et les rusées, nageant entre deux eaux, plus rapides qu'un trait, ne reparaissaient qu'au bord opposé.

Je n'avais pas remarqué dans la frise au-dessus du petit enfant un mot grec dont la signification est *ridicule*, ou *qui fait rire :* le petit dieu fut en effet

long-temps pour nous celui du plaisir et des ris.

Nous sortîmes ensemble du bassin, et tous assis sur les gradins environnants, les nymphes se parfumerent de leurs liqueurs aromatiques, et m'en donnerent une boîte pour que j'en pusse faire autant.

Je partageai encore avec elles une collation de fruits glacés; et l'amphore du nectar que portait Géosie, remplissant nos coupes d'or, se trouva bientôt plus légere.

En un moment ces belles filles eurent ajusté leurs tresses et rattaché leurs vêtements avec une grace admirable: une aimable négligence ajoutait à l'élégance de leur parure; et les voiles de la décence recouvrirent bientôt, le dirai-je? à mon grand regret les lis de l'innocence, les roses de la volupté.

Comment trouves-tu, me dirent-elles, les mœurs de notre pays? —Elles sont simples et pures, nymphes divines, et ce sera l'âge d'or quand vous aurez trouvé chacune un Poliphile, et que je reverrai ma tendre Polia.

Cependant, je l'avouerai, la vue de tant d'objets charmants avait tellement enflammé mon imagination qu'ils se reproduisaient avec plus d'empire encore sur mes sens : je regrettais que les moments délicieux du bain se fussent si vîte écoulés; et contre le vœu de mon cœur sans doute, pardonne, ô Polia! mes desirs étaient infideles.

Les nymphes s'en apperçurent, car est-il rien de plus clairvoyant en amour qu'un coup-d'œil féminin? les nymphes donc multipliaient leurs agaceries: je courais après elles sur une pelouse unie, qu'arrosaient les détours d'un

ruisseau ; et je ne sais si quelque faux pas fait à l'écart n'eût alors été funeste à ma vertu : le ciel m'en préserva, ou plutôt il me le refusa; quelques feuilles que je trouvai au bord de l'eau, et que je mis sur mes levres pour appaiser la soif dont je brûlais, rendirent le calme à mes esprits exaltés.

Le jeu fini, nous nous trouvâmes bientôt à peu de distance du palais de la reine.

Une longue allée de cedres et de cyprès odorants en annonçait l'entrée; la pervenche azurée formait de chaque côté un tapis encadré par des haies d'orangers et de citronniers; leurs branches enlacées composaient une agréable voûte, où les feuilles, les fleurs et les fruits, mariaient leurs tons différents et la suavité de leurs odeurs.

L'air était rafraîchi de distance en

distance par des eaux jaillissantes, dont les crystaux retombaient en nappes ou en filets croisés dans des coupes et des bassins d'améthyste, de chalcédoine, d'agate, de jaspe ou de porphyre; des naïades, des dieux marins, et d'agréables chimeres habilement sculptés, en faisaient l'ornement et récréaient la vue par la variété de leur composition, tandis que le bouillonnement de l'onde retombante produisait un agréable murmure.

L'aspect du palais était à la fois imposant et gracieux; tous les arts avaient concouru à son embellissement; leurs productions diverses y étaient réunies sans confusion, distribuées avec ordre; le goût les y avait appliquées, et les y déployait avec magnificence.

Un vaste portique élevé sur des marches conduisait à un escalier spacieux

agréablement coupé ; sa voûte en compartiments était remarquable par l'excellence des ornements de sculpture qui se détachaient sur des fonds d'azur encadrés d'or.

De riches tapis tissus aussi d'or et de soie étaient suspendus aux portes, et se relevaient à volonté au moyen de cordons attachés avec art.

On voyait sur la premiere porte la figure de la Terre, groupée avec tous les instruments du labourage ; et sur la seconde l'Astronomie avec ses signes et ses attributs.

Les nymphes, prenant alors un air de gravité, me dirent : Poliphile, nous allons te guider et t'introduire au palais de notre auguste reine, en t'indiquant le cérémonial qu'il est d'usage d'y observer, et que sa volonté prescrit à ceux qui lui sont présentés.

Nous passâmes successivement trois portes, que gardaient la Vigilance, la Politesse, et la Mémoire, pour arriver à la premiere piece de l'appartement intérieur.

CHAPITRE IX.

LE PALAIS.

Après toutes les précautions exigées pour le cérémonial du palais, je me trouvai dans une grande galerie à raiz-de-chaussée, qui me parut occuper toute la façade du bâtiment : le fond de la voûte était d'or vif et bruni ; des rinceaux de feuillages et de fleurs artistement enlacés s'y découpaient ; mille oiseaux de couleurs variées se jouaient au milieu de leurs tiges. Tous ces détails charmants étaient rendus en mosaïque, d'une finesse extrême pour les matieres et pour le travail. Les murailles étaient décorées d'arabesques composées dans le même genre, et exécutées avec un

soin égal [1] ; le pavement, composé de marbres rares et assortis, n'était pas moins précieux.

Ne vous troublez point, me dit Mnémosyne ; conservez toute votre attention pour examiner et retenir les nombreuses merveilles qui se présenteront à votre vue, et pour suivre sur-tout les sages conseils de notre reine.

Je m'inclinai en signe de soumission, et je promis constance et fidele exécution des ordres qui me seraient donnés : elle me laissa libre dans le palais.

---

(1) On croit en lisant cette description voir les dessins de quelque précieux manuscrit du seizieme siecle, où l'or et les couleurs émaillées étaient appliqués avec tant d'adresse à des arabesques d'un fini et d'une délicatesse dignes encore aujourd'hui de l'attention et de l'étude des meilleurs artistes.

Tout m'y parut d'un goût plutôt divin que tenant aux humaines faiblesses. Je traversai une salle parfaitement cubique, pavée de jaspes choisis où dominaient le rouge et le vert sanguin : une bordure de mosaïque taillée en pierres précieuses encadrait ce pavé ; l'exécution en était si parfaite, qu'une bille jetée dessus eût roulé long-temps avant de s'arrêter.

Des sieges de bois de sandal rouge et jaune étaient au pourtour de la salle ; des coussins de velours vert les recouvraient ; les murs, divisés en panneaux séparés par des pilastres de lapis lazuli, étaient revêtus de lames d'or incrustées d'arabesques en argent. [1]

L'artiste ou plutôt le génie décorateur

---

(1) Le célebre Boule, artiste, fabricant de meubles sous le regne de Louis XIV,

avait placé au milieu de chaque panneau une couronne de fleurs et de fruits, exécutée en mosaïque de relief, composée aussi de pierres fines, et dont les tons répondaient parfaitement à ceux des objets représentés.

Dans cette couronne, sur une des faces, étaient sculptées en bas-relief les sept planetes avec leurs attributs, et les signes de leur influence : sur une autre face les sept triomphes de ceux que dominent les planetes : dans la suivante les sept harmonies ou concordances des mêmes planetes au moment où l'ame vient animer le corps.

---

a exécuté beaucoup d'incrustations de ce genre. Son exécution était parfaite, sa dorure belle et brillante; mais il y a toujours trop de richesses dans les compositions, et ses formes, qui ne sont jamais pures, sont souvent détestables.

La porte occupait le milieu de la quatrieme face, et les six panneaux restants représentaient, sous la figure de très belles nymphes, des allégories également relatives à l'influence des astres; elles étaient expliquées en partie par des inscriptions et des devises [1].

En face de cette porte était placé le trône de la reine, au-dessus duquel dominait un soleil exécuté en or bruni : la vue ne pouvait en soutenir l'éclat.

Une vigne d'or à feuilles d'émeraude, découpée à jour, formait le plafond de cette salle, dont la magnificence n'avait point d'égale. Cette vigne serpentait autour d'un treillage dont les chevrons

(1) On voit que toutes ces couleurs et l'indication de ces signes planétaires tiennent à l'alchimie et à l'astrologie judiciaire, que l'auteur a voulu traiter dans cet ouvrage.

croisés s'appuyaient sur les pilastres de la salle.

Des fruits de cornaline et d'améthyste étaient appendus à la tige sinueuse, qui prenait naissance dans des vases d'agate, d'ambre, et de grenat, placés au-dessus de la corniche.

Tout cet éclat d'un édifice entier, confié pour l'exécution au travail des orfevres et des lapidaires, sous la direction d'un génie, disparoissait cependant devant la beauté de la reine, dont la contenance majestueuse brillait sur son trône.

Un diadème ornait son front noble et serein, et se détachait sur l'ébene de ses cheveux ondoyants, que plusieurs tresses attachaient à un nœud de diamant.

Un collier à triple rang descendait sur sa poitrine élevée; un brillant soli-

taire d'une énorme grosseur, monté en forme de bague, et taillé avec un art admirable, était attaché au milieu de ce collier : le feu des diamants brillait de même à ses oreilles ; son manteau d'or tissu se drapait sur une tunique de gaze d'argent ; un camée taillé par Dioscoride attachait sa ceinture ; et ses cothurnes brodés, qu'un gros rubis agraffait, étaient encore enlacés avec des rubans d'un verd glacé.

Les dames de sa cour, richement parées, étaient assises en demi-cercle aux deux côtés du trône, exhaussé sur des marches que recouvrait un tapis ondoyant.

Jamais autant d'éclat n'avait frappé ma vue : je m'avançai doucement, et me prosternai à ses genoux. [1]

---

(1) C'est le moment que Lesueur a

A l'aspect d'un étranger les dames se leverent toutes par un mouvement spontanée. J'étais confus de tant d'honneur; mais je m'apperçus que dans ce mouvement subit la curiosité avait plus de part encore que la politesse.

Bientôt elles s'assirent, et demandaient tout bas ou par signe, et toutes à la fois, aux nymphes qui m'avaient amené, d'où sortait cette figure étrange.

La reine elle-même, après m'avoir considéré, demanda avec empressement, mais avec dignité, qui j'étais, d'où je venais, ce que je desirais.

---

choisi pour peindre cette gracieuse composition, gravée par J. Bouillard pour la société des amis des arts. Cette agréable estampe porte le titre de Songe de Poliphile. Le tableau original a passé du cabinet Robit, vendu dernièrement, dans celui de Vauthier.

Lorsqu'elle eut entendu mon nom et connu le but de mon voyage, elle me dit avec douceur :

« Poliphile, sois le bien venu : ta constance me plaît ; nous aurons soin de toi ; j'entendrai le récit de tes aventures avec intérêt ; j'ai peine à comprendre comment tu as pu échapper au dragon vigilant qui garde mes états ; le char de la Mort que tu auras rencontré, et qui en fait sans cesse le tour, écarte de moi bien des curieux importuns : mais puisque ta vertu peu commune t'a sauvé, compte sur ma bienveillance, elle garantit ton repos. »

Je lui fis mes remerciements dans les meilleurs termes que je pus trouver alors, et j'avoue que j'avais peu à choisir en commençant ; mais bientôt rassuré je racontai mon voyage sans déguiser les craintes que j'avais éprouvées jusqu'à la rencontre heureuse des belles nymphes

à qui je devais le bonheur de voir la réunion de tant de charmes.

La reine sourit à mon compliment, et me dit, N'est-il pas vrai, Poliphile, que ton voyage finit plus agréablement qu'il n'a commencé? Cependant, ajouta-t-elle en riant, si Polia savait que tu as couru après mes nymphes dans la prairie.... Je rougis.... Ne crains rien, continua-t-elle, ces dames sont aussi discretes que moi; tu feras connaissance avec elles; nous dînerons ensemble: choisis ta place parmi nous; et puisque les dieux t'ont protégé aussi ouvertement, je veux te recevoir dans toute la pompe de ma cour.

Je pris donc sans cérémonie ma place sur les bancs de la salle entre les belles nymphes Osphrasie et Acoé; j'étais le troisieme après la reine, qui devait occuper le siege du milieu.

Vis-à-vis de moi étaient placées six

dames, tellement éloignées l'une de l'autre qu'elles tenaient à elles six tout un côté de la salle.

La reine descendit avec majesté du haut de son trône, et vint s'asseoir sur un fauteuil au-dessus duquel on voyait le portrait d'un jeune homme sans barbe, à la chevelure blonde et bouclée ; un manteau était agraffé sur son épaule.

Au-dessous de ce buste un aigle étendant les ailes tenait dans ses serres une branche de laurier, et fixait avec fierté, malgré l'éclat d'un diadême azuré, autour duquel brillaient six rayons d'or, le visage de celui qu'on ne pouvait méconnaître pour le divin Apollon.

Toutes les dames, magnifiquement vêtues, prirent place autour de la salle : j'observai leur politesse extrême envers les femmes qui les servaient, dont elles ne prenaient rien sans les remercier avec grace.

Derriere le siege de la reine était une porte de jaspe oriental avec des compartiments à l'antique d'un goût exquis. De chaque côté se tenaient sept musiciennes richement habillées; elles changeaient d'instruments à chaque service, et jouaient avec une telle perfection, que les dieux même eussent pris plaisir à les entendre.

Aussitôt on dressa les tables, et ce service fut fait avec une promptitude et une dextérité parfaites.

On apporta devant la reine un trépied d'or assemblé sur un plateau de jaspe : ce support était destiné à porter une table ronde de trois pieds de diametre, aussi en or, que l'on changeait à chaque service avec tout ce qu'on avait placé dessus. Les nôtres étaient de même hauteur et d'un diametre pareil, mais seulement d'ivoire et le pied d'ébene.

Par-dessus toutes on plaça un tapis de soie verte, qui descendait jusqu'à un pied de terre; une large broderie d'arabesques, enrichie de pierreries, l'encadrait, et au-dessous pendait encore une frange à jour tissue d'or et d'argent.

On vit paraître ensuite une nymphe élégante qui portait une corbeille remplie de plusieurs sortes de fleurs, qu'elle sema sur toutes les tables, celle de la reine exceptée.

La reine ayant quitté son manteau, sa taille se développa plus avantageusement, et l'on eut peine à soutenir le feu de la ceinture de brillants à laquelle un camée, chef-d'œuvre de l'art, servait d'agraffe.

Lorsqu'elle fut assise, deux charmantes personnes apporterent une fontaine où, par un mécanisme ingénieux, l'eau qui tombait dans un bassin d'or remon-

tait ensuite dans le vase qui lui servait de réservoir. Cette jolie fontaine fut placée sur la table de la reine; et les jeunes filles ayant fait un salut profond et gracieux, il fut aussitôt répété par toutes les autres employées au service.

Trois autres nymphes suivaient les deux premieres; l'une portait une aiguiere d'or, l'autre un bassin de pareil métal, et la troisieme une serviette de soie tissue avec finesse, et d'une blancheur éblouissante.

La reine se lava les mains, et l'eau fut reçue dans ce bassin séparé, afin qu'elle ne troublât point celle du réservoir, qui fut aussitôt rempli avec l'aiguiere par de l'eau parfumée en pareille quantité qu'il s'en était perdu.

La fontaine passa successivement sur toutes les tables; chacun en fit usage avant le repas, ce qui donna l'occasion

aux dames de développer les contours des plus beaux bras, et de faire briller l'ivoire de leurs mains délicates.

Le milieu de la salle fut occupé par un trépied composé de trois génies placés sur un socle évidé ; ils portaient chacun deux lampes qui vaporisaient des essences de rose, de myrte, de menthe, et d'autres fleurs.

La reine était servie par trois nymphes d'une beauté parfaite, vêtues d'or et de soie; elles changeaient d'habillement à chaque service pour en prendre un de couleur pareille à la nappe de soie qui couvrait la table, et que l'on changeait également.

De petits chariots qui circulaient continuellement autour des tables étaient garnis de nouveaux mets, et remportaient ce qui n'était plus utile.

Les musiciennes faisaient entendre

alternativement les accents d'une voix mélodieuse ou les sons de leurs instruments ; en sorte que tous les sens à la fois étaient délicieusement occupés, au moins la vue, l'ouïe, et le goût.

Il y eut sept services tous variés par les mets, le linge et la vaisselle. Pour en donner une idée il suffira de dire que le premier service de la reine était en béryl, le second en topaze, le troisieme en chrysolithe, le quatrieme d'émeraude orientale, le cinquieme de cornaline, le sixieme de jacinthe, ainsi des autres tables, ce qu'il serait trop long de détailler; en un mot les festins de Lucullus, de Claude, de Vitellius, ou même ceux d'Apicius, ne pouvaient égaler celui-ci en recherche et en somptuosité; leurs vins sans doute étaient moins délicats.

Je vis avec surprise à la fin du repas que l'on apportait un grand brasier dans

lequel on jeta sur-le-champ des nappes et des serviettes tissues d'amianthe, et que je n'avais pas examinées avant; elles brûlerent, et devinrent ensuite plus blanches que la neige.

Je pus prendre encore une idée dans ce repas de ces somptueux banquets de la Sicile, de la politesse recherchée de l'Attique, et du travail délicat de ces vases si renommés de Cypre et de Corinthe.

Une seule circonstance avait troublé ma joie et détourné mon attention de tant d'objets dignes de l'examen le plus approfondi, c'est que l'une des trois nymphes empressées à me servir avait tous les traits, l'air et la physionomie de la belle Polia, au point qu'à chaque instant je pensais m'y méprendre; et qu'ayant les yeux sans cesse fixés sur elle, je perdais une infinité de détails

que j'aurais voulu observer sans distractions, ce qui me fut impossible: mes yeux donc s'y méprenaient, mais mon cœur ne pouvait s'y tromper et la cherchait toujours.

Les tables furent levées, chacun garda sa place: d'autres nymphes plus fraîchement vêtues d'une gaze azurée présenterent des fruits, des liqueurs divines dans de nouveaux vases, chefs-d'œuvre des lapidaires.

Une fontaine non moins extraordinaire que la premiere fut présentée à chacun pour laver les mains: tous les genres de fruits y étaient imités en pierres précieuses; on y voyait, entre autres, des grenades de topazes, imitant ces fruits à différents degrés de maturité; les grains en étaient ou de rubis éclatants, ou d'émeraudes, ou de perles orientales, qui se détachaient par fois,

et bondissaient en tombant sur le plateau sonore.

Le mouvement des roues du char élégant et léger qui portait cet ingénieux produit de la science hydraulique, de l'art du statuaire, et de celui du ciseleur, réunis au plus haut degré de perfection, faisait jaillir dans la salle une rosée d'essences : ces nuages parfumés rendaient ce lieu comparable aux voûtes de l'olympe, séjour fortuné des dieux.

Les nymphes présenterent à la reine, en s'agenouillant, une grande coupe d'or, qu'elle approcha de ses levres en faisant un léger signe de tête accompagné d'un gracieux sourire ; elle salua ainsi les convives, qui répondirent à leur tour par une profonde inclination et par de nombreux applaudissements.

Quatre enfants vêtus d'une fine tunique de lin entrerent en portant une

ruche d'or sur un brancard recouvert d'un tapis de Perse, et se tournant vers l'orient ils ouvrirent, en s'inclinant, la porte de cette ruche; aussitôt un essaim de mouches laborieuses en sortit; elles se formerent en colonne dans la direction d'un rayon lumineux, qui parut tout-à-coup comme pour frapper de son éclat leurs ailes diaphanes, et lustrer leurs petits corselets chamarrés; elles bourdonnerent, se diviserent en petits bataillons, et dans un moment toutes le fleurs semées dans la salle avec profusion disparurent; le pavement qui en était jonché reprit son poli; et la reine en se retirant ordonna les apprêts du bal.

CHAPITRE X.

LE TABLEAU DE LA VIE.

Tant de magnificences ne peuvent que perdre à mes descriptions; veuillez donc, lecteurs intelligents, suppléer, par tous les moyens de votre imagination, à ce qu'il m'est impossible de vous exprimer; considérez aussi la gêne qu'éprouve un esprit continuellement occupé de l'objet adoré, et vous pardonnerez peut-être plus facilement les distractions de mon pauvre cerveau: mais, si la vue de tant d'objets divins ne put m'empêcher d'adorer ma chere Polia, vous pourrez croire aussi qu'elle méritait un amour si constant.

Figurez-vous donc le génie des arts se chargeant du soin de concevoir le

plan d'un édifice, l'adresse des fées employée pour l'exécuter, et vous aurez à peine une juste idée du spectacle pompeux qui s'offrit à mes regards.

Aux sons de la musique la mieux caractérisée entrerent trente-deux danseuses divisées en deux bandes; l'une vêtue d'un drap tissu d'or, l'autre d'un drap d'argent.

Chaque bande avoit pour chefs un roi et une reine, accompagnés de deux capitaines, deux écuyers, et deux fous; le reste de la troupe étoit, d'un côté, des Amazones, et de l'autre des légionnaires.

Ces troupes se rangerent au son de la musique, et s'alignerent sur les carreaux de la salle: l'ordre de se mouvoir étant donné, chacun s'avança selon son rang; les soldats s'attaquerent, les écuyers se croiserent, et les fous se précipitaient àtravers les rangs sans mode ni mesure;

chacun cherchait à garantir sa reine ou son roi, que les capitaines surveillaient attentivement. Nombre de prisonniers se firent des deux côtés dans cette mêlée, aucun des soldats ne voulant reculer, mais plusieurs n'ayant pu éviter de se laisser couper.

Les deux partis s'étant long-temps balancés, la victoire demeura enfin au roi d'argent, qui, avec sa vaillante troupe, mit l'autre hors de combat.

C'est ainsi que par des jeux et des danses on figurait autrefois dans la Grece les jeux sanglants de Mars, ou que, dans l'Inde antique, un bramine voulant endoctriner un roi lui faisait goûter chaque soir les conseils de la sagesse adroitement couverts des roses du plaisir.[1]

---

(1) On voit qu'en effet ce ballet représentait une partie d'échecs, dont on raconte ainsi l'origine.

Les accords de la musique qui conduisait cette marche étaient si parfaits, et exprimaient si bien les situations, ils indiquaient avec tant de justesse les mouvements à faire, que je n'ose plus révoquer en doute l'art admirable du célebre Timothée, qui, par la puissante énergie des accords de sa lyre, contraignit les soldats d'Alexandre à prendre les armes, et modulant ensuite des sons plus doux, les leur fit déposer pour goûter peu après les douceurs du repos.

La reine m'ayant fait appeler, me dit, Je vois, mon cher Poliphile, que, malgré tous mes soins pour te distraire, tu n'es pas sans inquiétude, et que, pour jouir pleinement de tout ce qui peut assurer ici le bonheur d'un mortel, tes yeux cherchent par-tout l'objet de tes desirs : j'ai deviné ton cœur, tu seras satisfait.

Si, pour chercher encore ton amante, tu consens à quitter ces lieux, et que tu veuilles suivre mes conseils, tu dois de ce moment diriger tes pas vers la route des trois portes, où réside la puissante reine Télosie : tu auras soin de lire attentivement les inscriptions qui se présenteront à toi.

Je te confie à deux nymphes qui te serviront de guide en parcourant mes états ; prends de plus cette bague que je te donne comme un gage de ma bienveillance et de mon amitié.

Tu vas voir, me dit-elle encore, une grande reine, à laquelle il est indispensable que tu sois présenté : si tu en es bien accueilli, ton bonheur est à jamais assuré ; s'il en était autrement, je ne pourrais que déplorer ton sort : vainement tu chercherais à démêler sur son visage ce que tu dois attendre de cette

reine inconstante ; son air doux et affable devient tout-à-coup sévere et terrible : mais c'est elle qui acheve et termine à son gré les aventures amoureuses ; elle se nomme Télosie.[1]

Les nymphes Lagésie et Théleusie[2] me conduisirent dans un beau verger situé à gauche du palais. Les arbres, les arbustes, et les plantes diverses, après avoir reçu la vie et leur accroissement des mains de la nature, y avaient été subitement transformés en émaux, et conservaient les mêmes tons dont le zéphyr, la matinale aurore, et ses pleurs fécondants échauffés des rayons du soleil, les avaient parées : leurs tiges étaient d'or, et, chose admirable ! les fleurs n'a-

---

(1) De *Telos*, Fin.

(2) Noms qui signifient Sagesse et Volupté.

vaient pas perdu leur odeur; elles en distillaient les essences embaumées: en sorte que ces jardins magiques avaient tout l'agrément des autres, et conservaient une verdure éternelle, sur laquelle la rigueur et l'inconstance des saisons ne pouvaient avoir aucune influence.

Ma belle compagne me fit monter sur une tour voisine, et me montra un labyrinthe contourné en volute elliptique; un petit canal bordé d'une agréable pelouse, semée d'arbres à fruits, et décorée de fontaines, de statues, et autres richesses de l'art, occupait le milieu des allées. C'est ainsi qu'elle m'expliqua les particularités de ce bosquet:

Quiconque y est une fois entré ne peut jamais retourner en arriere; les petites tours semées de distance en distance sur le canal sont au nombre de

onze[1]; un dragon terrible et furieux, mais invisible à la vérité, occupe la tour du milieu. Si vous arrivez jusqu'au centre sans qu'il vous ait attaqué ou vaincu, vous ne pouvez à ce terme lui échapper, et c'en est fait, alors on a vécu.

Tu vois une inscription grecque sur la porte d'entrée, elle signifie, « la gloire qui n'est pas fondée sur la vertu se dissipe comme les gouttes de rosée aux rayons de l'astre du jour. »

Ceux qui commencent le voyage de ce labyrinthe passent les premieres distances, avant d'arriver à la quatrieme

---

(1) Ce sont probablement les diverses périodes de la vie, comptées par cinq années depuis la naissance jusqu'à vingt ans, et par dizaine depuis vingt jusqu'à quatre-vingt-dix, terme commun de ceux qui arrivent à un âge fort avancé.

tour, dans l'abondance et les délices; les fleurs et les fruits surchargent leur bateau.

Observe, Poliphile, quel air pur et quelle clarté regne sur cette premiere partie du canal [1], comme elle augmente encore progressivement jusques à la cinquieme tour, puis comme tout-à-coup à partir de ce point elle décroît et s'obscurcit en dégradant jusqu'à la tour du centre, où regne la plus parfaite obscurité.

La premiere tour est occupée par une dame qui a les inclinations habituelles fort bonnes et généreuses; on l'appelle, comme tu le vois par ce mot grec inscrit sur sa porte, *Destinée*.

Devant elle remarque une immense

---

(1) Ses différentes parties désignent l'enfance, la jeunesse, l'adolescence, la maturité, la vieillesse, et la mort.

quantité de miroirs [1]; elle en donne un à chacun de ceux qui se présentent, quels qu'ils soient, et ils s'embarquent pour le labyrinthe, où ils trouvent d'abord les chemins bordés de roses.

Arrivés à la tour la plus voisine, ils trouvent une troupe de jeunes filles [2], qui leur demandent à se mirer, et choisissent pour compagnon de voyage celui dont la glace polie réfléchit le plus agréablement leurs attraits, s'attachent à lui, et l'accompagnent pendant sa marche sur les autres portions du canal.

Ils arrivent ainsi tous ensemble à la tour suivante, et, après avoir admiré

(1) Ce sont sans doute les divers états que l'on peut embrasser dans la vie.

(2) Ne sont-ce point les passions qui nous portent avec chaleur à embrasser telle ou telle profession, qu'elles nous présentent sous l'aspect le plus séduisant?

ces beautés, voguent vers une autre: les voyageurs y sont libres de continuer leur route avec la même compagne, ou d'en changer, car il s'en présente de beaucoup plus jolies [1] encore que les premieres; aussi beaucoup ne se font point scrupule de les quitter.

Il est bon de remarquer que de la seconde tour à la troisieme le courant est un peu contraire, et que l'on est obligé de ramer pour vaincre son effort: on a plus de peine encore à faire le trajet suivant, quoique la route soit agréablement semée de divertissements et de plaisirs variés. Arrivés à la quatrieme tour, ils rencontrent d'autres femmes, especes de lutins ou d'Ama-

---

(1) Ce sont les circonstances imprévues, les liaisons qui déterminent souvent à changer d'état.

zones très guerrieres [1], qui font un nouvel examen des miroirs, et retiennent ceux des possesseurs qui leur conviennent, laissant passer les autres. Dans cette traversée le courant est rude et très difficile à vaincre, aussi font-ils force de rames.

On lit cette maxime sur la cinquieme tour : MEDIUM TENUERE BEATI ; c'est-à-dire, *un juste milieu mene au bonheur.*

C'est en ce lieu que s'apprécie le mérite du voyageur ; il doit y avoir acquis la somme de bonheur et de science qu'il peut raisonnablement se flatter de posséder, car passé ce terme il perd en tout plus qu'il n'acquiert.

---

(1) Les obstacles, les contrariétés de toute nature ; les obligations où l'on se trouve si souvent de sacrifier ses goûts aux convenances.

En sortant de cette tour, la pente de l'eau vous entraîne avec une incroyable rapidité vers le centre fatal; aussi n'a-t-on pas besoin de ramer pour arriver à la sixieme, où l'on rencontre des femmes d'un âge mûr, d'un maintien réservé, et s'occupant à rendre de dignes hommages à la Divinité [1] : souvent l'exemple puissant de leurs si douces vertus attire à elles les voyageurs qui ont le courage de renoncer aux charmes de celles qu'ils ont d'abord encensées, pour consacrer à celles-ci les derniers instants du voyage. Ces femmes estimables s'emparent du miroir, et loin de s'y regarder avec frivolité elles le dirigent vers le voyageur, qui s'y reconnoît sans déguisement.

---

(1) L'homme bien né, parvenu à la maturité, libre du joug des passions, peut se livrer alors à la pratique des vertus.

Une fois ces six tours passées on navigue vers les autres avec plus ou moins de difficultés, dans un air épais et plus difficile à respirer[1]; des nuages fréquents l'obscurcissent, et la rapidité du courant vous entraîne avec une force invincible vers l'abyme du centre : on n'a plus guere alors pour jouissance et pour consolation que le souvenir des instants gracieux, mais passés, des premieres journées du voyage. Vainement on voudrait retourner la barque pour voguer en arriere ; le canal est étroit, et la foule qui suit ne vous laisse pas la faculté de changer de direction : c'est avec peine qu'on est forcé de continuer, et non sans effroi qu'on lit à l'entrée de la redoutable tour :

LA JUSTICE DIVINE EST INEXORABLE.

---

(1) Les infirmités de la vieillesse.

Cette sentence accable la plupart des voyageurs, qui maudissent alors les trompeuses voluptés dont ce bosquet est peuplé.

Sachez, Poliphile, me dit encore mon guide, que dans le fond de ce grand abyme est assise une sibylle rigoureuse[1], à l'examen scrupuleux de laquelle nulle pensée même ne peut échapper; elle pese, examine, et juge toutes les actions, et rend une sévere justice à leur mérite, ou couvre d'ignominie celles qu'un faux éclat avait déguisées.

Nous passâmes peu après dans un autre bosquet formant une division semblable au précédent : celui-ci était exécuté dans la même perfection, mais tout en soie nuancée des plus vives couleurs, assorties avec vérité. Les tiges étaient

(1) La Conscience.

aussi d'or, et les fleurs exhaloient de même des odeurs semblables à celles des fleurs naturelles.

Comme j'en montrais tout mon étonnement, tu vois, me dirent mes guides, l'ouvrage des nymphes nos compagnes. Nous devons fuir l'oisiveté comme le plus dangereux des vices; et pour employer notre temps à une occupation à la fois agréable, et qui ne soit pas sans utilité pour notre esprit, nous sommes obligées de tenir ce bosquet sans cesse entretenu des fleurs de chaque saison. Nous suivons, en l'imitant chaque jour, tous les pas qui nous sont tracés par la nature; nous admirons ces divines productions, et, sans nous flatter de les égaler encore par un travail parfait, nous avons souvent l'agrément de voir les oiseaux, les insectes, et même aussi nos compagnes, se méprendre à

nos imitations. C'est une de nos plus douces jouissances.

La nature est divine, ô mon cher Poliphile! et qui n'a jamais cherché à la copier, qui ne l'étudie pas sans cesse, ne peut se flatter de la connoître et de l'apprécier.

Nous distillons nous-mêmes aussi ces odeurs si suaves, que nous puisons, à l'exemple des abeilles, dans le calice des fleurs. Crois-tu que ce réglement absolu de notre reine, qui nous prescrit le travail, et nous ordonne de suivre chaque jour, à toute heure, pour échapper à l'oisiveté, la marche progressive des saisons, et ces rapports si intimes du ciel avec la terre, ne puisse pas être avantageusement suivi par notre sexe dans beaucoup d'autres empires?

Nous ne pûmes nous refuser de prendre place dans ce beau lieu. Théleusie

chanta sur sa lyre l'origine de toutes ces merveilles, le charme de cet empire, les grandes qualités de la reine qui en faisait l'ornement, et le bonheur d'y vivre avec Lagésie : ses accents étaient si mélodieux et si doux, qu'Apollon eût été ou ravi, ou jaloux de l'entendre.

Après cette harmonie divine, Lagésie me prit par la main et m'entraîna en me disant, Poliphile, je veux te faire voir d'autres objets encore plus utiles qu'ils ne sont agréables; et déja nous étions entrés dans un jardin voisin de celui que nous quittions.

Au milieu s'élevait un obélisque de pierre de touche; des figures en bas-relief entouraient le pied et soutenaient à chacun des angles une corne d'abondance : on y lisait un seul mot grec, dont les lettres séparées sur chaque face

formaient, étant réunies, *incompréhensible.*

Divers hiéroglyphes se remarquaient sous les pieds de ces figures, tels qu'un soleil, un gouvernail, une patere remplie de feu. Des sphinx semblaient porter cet obélisque.

Lagésie m'expliqua ainsi ces signes et quelques autres. Dans ces trois figures premieres, le quarré, le cercle, et le triangle, que les Egyptiens ont constamment répétés dans leurs savants hiéroglyphes, et qui s'opposent et se marient si bien ensemble, consiste toute la céleste harmonie.

La figure carrée et cubique est dédiée à la Divinité, parcequ'elle est le produit d'elle-même, et l'unité complexe, divisible et indivisible.

Le cercle, et la sphere, son solide, sans fin et sans commencement, mo-

dele de grandeur et d'éternité; c'est Dieu même.

Le triangle et la pyramide, décompositions du quarré et du cube, sont la triple unité, ce nombre par excellence qui comprend comme en toute chose le commencement, le milieu, et la fin, ou le passé, le présent, l'avenir; c'est la figure des rayons célestes, la base de toute solidité.

Le soleil, globe éternel, immense, souverain créateur, créé lui-même par le grand tout, enfante, conserve, anime toutes les productions par sa belle lumiere, par sa chaleur bienfaisante.

Mais si, pour l'atome organisé, pour le ciron imperceptible, la goutte d'eau, qui réfléchit le plus petit des rayons du grand astre, devient elle-même un nouveau soleil, qui sait si par rapport à nous autres cirons, un peu moins nains,

il n'est pas également une autre goutte de rosée qui, dans ce jeu, cet abyme des mondes, reçoit sa lumiere d'un soleil plus grand, également fils de l'immensité ?

Poliphile, adorons en silence !

Le gouvernail signifie l'ordre sagement établi par l'auteur de toutes choses, qui régit tout dans sa sagesse infinie.

Le vase rempli de feu est l'emblême de cette charité, de cet amour du prochain, qui nous sont inspirés par Dieu lui-même pour la conservation de l'espece ; ce sont les liens de la société.

Ainsi que ces figures nous le rappellent sans cesse, Dieu est incompréhensible, immuable, éternel ; c'est pourquoi tu vois ces trois mots écrits sous la figure du soleil, sous celle du gouvernail, et sous celle du feu.

Les couleurs même de ces trois blocs ne seront point indifférentes à ceux qui voudront rechercher toutes leurs significations, que vous saisirez facilement.

Ces vérités premieres, ces grandes bases de toutes sciences, qui venaient de m'être dévoilées par la nymphe, me ravissaient en agrandissant mon esprit, et me faisaient attacher aux formes simples de quelques pierres taillées géométriquement des idées sublimes; elles me faisaient considérer avec un plaisir infini l'effet de cette masse élégante qui se détachait sur la verdure d'un pré artificiel, au milieu des riches arbustes que l'industrie rivale de la nature avait créés pour charmer la vue.

Après en avoir long-temps joui, mes compagnes m'ayant repris par la main me dirent, Poliphile, il est temps de diriger nos pas vers les trois portes que

nous devons chercher; et nous marchâmes à travers ces belles campagnes, en ajoutant au plaisir que donne l'exercice de la marche, à la jouissance d'un air pur, le charme inexprimable d'une conversation intéressante.

C'est en puisant avec délices l'instruction dans les paroles de cette gracieuse nymphe que nous arrivâmes auprès d'une riviere dont les bords nourrissaient les familles altérées des plantes aquatiques, et même les racines du tendre peuplier, du saule touffu, et d'autres arbres amis constants des fontaines.

Après avoir traversé des plantations d'arbres fruitiers, qu'une multitude d'oiseaux égayaient de leurs chants mélodieux, nous nous trouvâmes dans une espece de désert au milieu des sables et des rochers arides; nous entrevîmes les trois portes d'une simple structure, et

qui annonçoient une haute antiquité.

Une de mes compagnes frappa la porte à droite ; elle était de bronze verdi par le temps et l'humidité ; elle s'ouvrit aussitôt, et nous vîmes paraître une bonne vieille qui sortait d'une cabane enfumée, bâtie de terre grasse et de claies : on lisait sur sa porte *Pylurania* ou Porte du ciel ; elle vivait d'abstinence, ainsi retirée dans cette espece de grotte ; on la nommait Theuda, à Dieu consacrée. Six filles très pauvrement vêtues, nommées Chasteté, Priere, Abstinence, Obéissance, Humilité, Pauvreté, lui tenaient compagnie.

Lagésie s'apperçut bien que la vue de cette vieille me déplaisait, et me dit d'un ton sévere : Je vois, Poliphile, que cette bonne et laborieuse personne ne t'intéresse point. Je ne répondis rien, mais je fis signe en cachette à Théleusie,

sa compagne, de me tirer de cette position ; elle m'entraîna donc, et la vieille ferma la porte sur nons.

Nous frappâmes à celle de la gauche, qui fut pareillement ouverte : une femme audacieuse se présenta devant nous ; son regard était enflammé ; elle tenait une épée la pointe en haut ; une couronne et une palme y étaient attachées. Nul danger ne paroissait devoir intimider cette belle intrépide ; elle se nommait Euclia (gloire ou renommée) ; elle avait autant de filles que la vieille ; on les nommait Soin, Application, Peine, Patience, Hardiesse, et Constance. Cette demeure me parut aussi devoir exiger un travail au-dessus de mes forces, et je m'en éloignai.

Nous voici donc à la troisieme : Thélensie frappe, elle est ouverte, et nous entrons. Aussitôt nous vîmes s'avancer

une femme attrayante nommée Philtrone [1], au regard vif, à la mine enjouée : sa gaieté, son air séduisant, me firent desirer de me lier avec elle, et je trouvais déja son séjour enchanteur, lorsque je vis les six compagnes qui ne lui cédaient en rien pour la grace, l'amabilité, et les agréments de leur personne. Je sus qu'elles se nommaient Oisiveté, Gourmandise, Sensualité, Ivresse, Habitude, Témérité.

Je ne pouvais me lasser du plaisir de les voir ; et quand je me rappelais l'air sévere et exigeant des autres, je n'en étais que plus tenté de rester auprès d'elles.

Tout-à-coup Lagésie s'écria : Poliphile se laisse entraîner aux dehors séduisants, mais s'il connaissait la per-

(1) Poison d'amour.

versité de ces attraits si dangereux, combien il se garderait d'aspirer à leur possession ! Poliphile abandonnerait-il la vertu pour n'embrasser que la trompeuse volupté ?

Mais bientôt s'appercevant du peu d'effet de ces paroles elle me jeta un regard plein de courroux, et brisa sa lyre de dépit.

Dès qu'elle fut sortie, les portes se refermerent sur nous, et je demeurai seul parmi ces nymphes, qui ne m'entretinrent que d'idées molles et voluptueuses; toutes sortes d'agaceries, compliments, regards attrayants furent mis en usage pour séduire mon faible cœur, qu'elles embraserent des feux de leur amour. Recherche dans leur parure, élégance et richesse dans leurs vêtements, parfums enivrants, rien n'était oublié; leurs yeux, tantôt vifs et tantôt mou-

rants, s'accordaient à leur si doux langage. Je pus croire un moment que le bonheur avait fixé son séjour auprès d'elles.

Consumé d'une ardeur dévorante, je l'attisais encore en attachant sans cesse mes regards sur des attraits qu'elles ne semblaient me voiler un instant que pour exciter en moi de plus violents desirs ; et lorsqu'elles purent s'appercevoir qu'ils étaient à leur comble, ombres légeres et trompeuses elles s'évanouirent et me laisserent seul avec mes regrets et ma honte.

CHAPITRE XI.

LE PORTRAIT.

Étonné, confus de la disparution subite de ces trompeuses nymphes, j'étais dans cet état d'incertitude qu'éprouve l'homme en sortant d'un long assoupissement, lorsque désabusé de l'erreur d'un songe agréable il ne jouit pas encore complètement de l'usage de ses sens au moment du réveil

Cependant je me trouvais en un lieu qui n'était pas dépourvu d'agrément : un berceau couvert de fleurs me prêtait son ombrage ; mon imagination plaçait au milieu d'elles le nom de Polia ; ce fut le premier objet qui vint s'offrir à ma pensée ; il me semblait qu'après tant d'illusions diverses Polia était la vérité

que je devais enfin rencontrer; qu'à son aspect tous les nuages de l'erreur seraient dissipés, et que je serais heureux enfin d'un bonheur sans mélange; car au milieu de tous ces objets brillants dont je venais d'être environné, ébloui et même enivré, mon cœur desirait sans cesse, et mes yeux, frappés de tant d'éclat, pouvant suffire à peine à leur admiration, cherchaient cependant un objet doux et tranquille pour s'y attacher et s'y reposer en quelque sorte en le fixant pour toujours. Ne sait-on pas que si la curiosité, les vains desirs, le charme de la nouveauté, procurent des plaisirs vifs que l'on s'efforce de faire renaître à chaque instant, cet espoir est trop souvent trompé, et que pour un cœur amoureux la plus douce, la seule jouissance est la possession de l'objet adoré?

Je soupirais donc tendrement le nom

de Polia ; tant de beautés ne m'avaient point offert encore celle que je cherchais. Polia seule pouvait me tenir lieu de toutes les autres ; elle seule pouvait les égaler ; et je ne concevais au-dessus d'elles que la beauté de Polia.

Une troupe de bergers que j'apperçus dans le lointain de la vaste campagne, dont j'avais en ce moment le riant tableau sous les yeux, me tira de la rêverie où j'étais plongé ; ils chantaient, ils dansaient au son des instruments champêtres, et je ne savais si je devais m'avancer pour aller au devant d'eux, ou bien attendre que leur bande joyeuse s'approchât de moi, et que je pusse considérer de plus près leurs figures et leurs jeux.

J'étais dans cette indécision lorsque je vis qu'une nymphe svelte, tenant à la main un flambeau, se détachait de

la troupe et dirigeait ses pas vers moi.

Cette démarche, dont il me semblait que j'étais l'objet, me transporta de joie, et cette joie redoubla lorsque je fus plus près de cette bergere, ou plutôt de cette déesse, dont la beauté, la démarche et les graces n'avaient point d'égales ; c'était Vénus elle-même ; et jamais dans tous les tableaux qui l'avaient offerte à mon imagination elle ne m'avait paru plus digne de recevoir ce prix de la beauté que le berger Pâris lui adjugea, lorsque la fiere Junon et la divine Pallas avaient tant de titres, et tant d'appas sur-tout, pour le lui disputer.

Je courus précipitamment au devant d'elle, et je crus que c'était Polia. Voilà certainement, me disais-je, ces traits si doux, cette grace légere, cette taille enchanteresse ; mais son ajustement singulier m'empêchait de la reconnaître.

En effet sa robe de soie verte et glacée d'or était semblable à ces plumages brillants nuancés et changeants des oiseaux de la Chine et de l'Inde: sous cette robe une tunique du coton le plus fin formait des plis légers. Une ceinture serrait ces vêtements au-dessous du sein; le reste, abandonné aux jeux du zéphyr, dessinait par son souffle et variait selon les mouvements de la marche de cette nymphe légere les contours enchanteurs et la molle souplesse de sa taille divine. C'est bien, me disais-je, les traits de Polia, sa démarche et son port; cependant Polia n'est qu'une mortelle, et tant d'attraits ne peuvent appartenir qu'à une déesse : ces bras arrondis, la blancheur de ces mains, le poli de ces ongles, tout m'annonce une perfection plus qu'humaine; d'ailleurs ce costume élégant et recherché, les

perles qui l'agraffent, le fixent ou le relevent, ont une richesse, une grace et un effet particuliers, dont aucune autre parure jusqu'à présent ne m'a donné l'idée.

Ces cheveux ondoyants et nattés distillent un parfum suave et délicieux; ces yeux sont vifs et doux, fins et tendres à la fois, naïfs mais pleins d'esprit et de feu: la fraîcheur de son teint ne peut se comparer qu'à deux boutons de rose; ses levres cependant ont encore plus d'éclat, c'est celui du corail poli; ses sourcils le disputent à l'ébene; et les rivages lointains où naissent les perles orientales ne recelent point d'émail semblable à l'émail de ses dents.

Quel est donc ce souffle enchanteur qui vient troubler tous mes sens? la seule Polia peut avoir sur eux tant d'empire, et cependant je n'ose l'aborder;

mes yeux étonnés en sont encore à l'admiration ; et le mouvement de sa poitrine, qui fait battre mon cœur par un semblable mouvement, m'annonce cette sympathie qui prépare l'union de deux tendres amants ; un charme puissant m'attire et m'appelle ; un respect profond me retient. Vénus, amour, illusion, trop cruelle incertitude ! Polia, ma chere Polia, me serais-tu rendue enfin, ou verrai-je encore se dissiper comme une ombre légere tes appas, mon bonheur et ma vie, pour me retrouver seul, seul avec mes regrets et mon amour ?

CHAPITRE XII.

LE DOUTE.

Rien ne pouvait détourner mes yeux de dessus la beauté divine qui captivait, suspendait tous mes sens, et me faisait perdre jusqu'à la mémoire de tant d'objets si précieux et si nouveaux pour moi.

Polia, me disais-je, serait-elle maintenant au rang des immortelles ? et, s'il en est ainsi, me sera-t-il encore permis de lui offrir l'hommage de mon cœur ? Ah ! les dieux m'envieront un bonheur dont je ne suis plus digne. J'aurai bientôt pour rival, je dois le craindre, Jupiter lui-même ; puis-je aspirer encore à la possession de tant de beautés ? Ma raison est troublée, je le sens, et je

vais, au risque de déplaire à cette divinité, lui déclarer quel est l'objet de mon éternelle adoration.

Si, comme je le crois, c'est en effet ma Polia, elle recevra sans courroux l'hommage du mortel qui lui a consacré sa vie; et si c'est une déesse, peut-elle refuser l'encens auquel elle a droit de prétendre?

J'étais encore dans ce doute insupportable, lorsque cette belle s'approcha de moi : elle avait la main gauche appuyée sur sa poitrine, et tenait de l'autre un flambeau; c'est ainsi qu'on nous représente le dieu d'hymen lorsqu'il enchaîne les époux à ses autels par d'indissolubles nœuds. Elle me tendit sa main divine, et me dit : Poliphile, viens avec moi, mon ami, ne crains rien.

Je fus alors si troublé de l'entendre

prononcer mon nom que je demeurai muet d'étonnement; et jetant un regard sur moi-même je me trouvais si éloigné de tant de perfections que je n'osais plus lui donner cette main qu'elle me demandait : je la lui présentai cependant avec une respectueuse obéissance. J'éprouvai en touchant la sienne une sensation difficile à rendre, c'était un mélange confus de plaisir et de crainte que je ne saurais définir : le cœur palpitant je suivais cette nymphe si belle, et je cherchais dans ses yeux le pardon de ma témérité; mais son regard, mêlé de douceur et de fierté, produisait sur moi l'effet de la foudre sur un chêne frappé, qu'elle brise et qu'elle consume. Je n'osais plus lever les yeux, que tant d'éclat éblouissait.

Tantôt, pour sortir de cette pénible incertitude, je prenais la résolution de

découvrir à cette belle le feu dont j'étais dévoré, tantôt la honte me retenait; mon costume, négligé pendant un long voyage, ajoutait encore à mon embarras : j'étais dans la confusion du superbe oiseau de Junon lorsqu'il vient à jeter sur ses pieds un regard douloureux, ou dans le désespoir de Tantale consumé par les desirs au milieu des mets délicieux dont il ne peut se rassasier. Ainsi je jetais sur la nymphe à chaque instant un regard plus amoureux, et je craignais qu'aussitôt les dieux ne tirassent vengeance d'une profanation faite à leur semblable : mais l'amour l'emportait; et si je résistais au desir pressant de parler, mon cœur proférait tout bas le serment d'aimer toujours.

CHAPITRE XIII.

LE VOYAGE.

FATAL amour, tyran cruel, tu te jouais de moi, et me serrais de plus en plus dans tes chaînes ! Cependant cette nymphe adorable voyant ma peine me rassura par un plus doux regard ; elle y joignit un sourire enchanteur, qui me parut, comme après un noir orage, le rayon pur du plus beau jour.

« Poliphile, me dit-elle, je suis bien-aise de t'apprendre que le désordre de ta parure, qui, je le vois bien, cause une partie de ton embarras, ne diminue rien de l'intérêt que nous prenons ici à ta satisfaction ; un cœur noble, un généreux courage, sont supérieurs à de

si frivoles accessoires, et méritent que tu jouisses de toute la pompe du spectacle de ces lieux saints : éloigne donc de ton esprit toute pensée mondaine pour contempler avec moi, sans distraction, tous les biens réservés à ceux qui servent fidèlement les dieux, et se rendent dignes de leur protection par une constante piété.

« La déesse de la beauté que l'on adore en ces lieux a des droits à ton sincere hommage. »

Rassuré par le ton de ce discours, je la suivis et nous nous avancâmes ensemble d'un pas plus ferme. Je ne pouvais m'empêcher en admirant tant d'attraits de me rappeler les héros de la fable qui s'étaient exposés aux périls les plus certains pour secourir la beauté malheureuse, et je me sentais animé d'un semblable courage.

Vaillant Persée, me disais-je, tu aurais pour une telle Andromede, combattu le monstre sauvage avec encore plus de vaillance! Et toi, Jason, si une pareille conquête eût été mise en comparaison avec la célebre toison d'or, tu n'eusses pas un moment balancé à la préférer à tous les trésors du monde, fût-ce même à la puissante Éleuthéride avec ses richesses inouies et toutes les merveilles dont elle est entourée!

Cependant en marchant assez vîte j'étais forcé d'admirer cette légèreté de la nymphe, la délicatesse de son pied, et l'élégance de son brodequin de pourpre lacé de filets d'or et de soie, et couvert d'une broderie enrichie de perles orientales; ou s'il arrivait que le vent agitât le bas de sa tunique, ses jambes qu'il me laissait entrevoir me semblaient un composé d'ivoire et de roses. Ainsi

je ne pouvais lever les yeux sans rencontrer les siens, ni les baisser sans me trouver fixé par de nouveaux liens et des charmes nouveaux.

Poliphile, disais-je, quel feu brûle en ton sein! Si la reine a tenu la parole qu'elle t'a donnée, c'est Polia, c'est elle que tu vois; mais si l'on a pu te tromper, si c'est une autre belle qui a pris pour te séduire ses traits et sa stature, tu cedes à ton malheur, tu deviens inconstant et parjure. Pardonne, ô Polia! et vois qu'en te cherchant toujours c'est encore toi que j'aime, alors même que je puis te sembler infidele.

Nous avions parcouru déja un assez long chemin, lorsque ma belle nymphe s'arrêta dans un verger agréablement planté d'arbres fruitiers.

Nous y vîmes arriver une troupe de jeunes bergers à blondes chevelures,

couronnés de fleurs, et qui formaient des danses légeres avec leurs jeunes compagnes d'une rare beauté, richement vêtues de robes de soie de diverses couleurs : leurs cheveux ondoyants voltigeaient au hasard, ou étaient enfermés dans des réseaux d'or et de soie, dont chaque maille était assujettie par une perle ; des bijoux précieux ornaient leurs cous et leurs bras ; des brodequins s'enlaçaient autour de leurs jambes délicates ; plusieurs portaient aussi attaché sur leur front un voile fin et léger qui livrait ses longs plis aux caprices du vent.

La danse colorait leurs joues d'une teinte vermeille, et le sourire entr'ouvrant leur bouche laissait appercevoir l'ivoire de leurs dents.

Elles portaient divers instruments, dont elles tiraient des sons mélodieux,

et paraissaient animées de la joie la plus vive en folâtrant avec les jeunes gens qui s'empressaient autour d'elles : tous ensemble accompagnaient quatre chars de triomphe, que nous apperçûmes bientôt au milieu de cette troupe charmante.

CHAPITRE XIV.

LES TRIOMPHES.

Rien n'est impossible aux dieux tout-puissants ; leur volonté suprême ordonne et regle les merveilleuses productions que la nature acheve tous les jours ; et ses chefs-d'œuvre les plus précieux nous sont encore inconnus. Que le lecteur ne s'étonne donc point des descriptions suivantes, puisque les objets qu'elles peindront étaient l'ouvrage de ces dieux arbitres du goût, dont les arts embellissaient l'empire, et qu'eux-mêmes sans doute avaient ordonné la marche du triomphe qui s'offrit à mes yeux.

Le premier char était d'un seul bloc

de crystal de roche; des sujets de la fable taillés en bas-reliefs se remarquaient sur ses quatre faces; la monture était d'or, et les quatre roues de fine émeraude évidée et découpée avec un art plus qu'humain.

On voyait sur le côté droit la jeune Europe, fille du roi Agénor, tressant des couronnes et des guirlandes avec plusieurs de ses compagnes pour parer de fleurs les taureaux et les génisses, qui foulaient, en bondissant, les gras pâturages du pays de Sidon.

L'autre face représentait cette jeune princesse assise sur le beau taureau qui traversait la mer de Crete à la nage, au grand étonnement des autres bergeres restées sur les rives fleuries. La contenance d'Europe était assurée, et l'animal divin triomphant pétillait d'amour et d'impatience sous le poids du bel objet dont il était épris.

Sur le devant, Cupidon, après avoir percé les mortels de ses fleches victorieuses, osait les diriger contre le ciel, et prétendait assujettir les dieux mêmes à son empire.

Sur la derniere face enfin était représenté le dieu terrible de la guerre, Mars se plaignant à Jupiter d'avoir été blessé par les traits de l'Amour; le maître de l'Olympe répondait en faisant voir sa poitrine couverte des mêmes blessures; le petit dieu, fier de ses exploits, se reposait aux pieds du trône de l'Éternel, et souriait appuyé sur son arc.

A ce char merveilleux, qui portait la statue d'Europe assise sur son taureau, étaient attelés six centaures de la race d'Ixion; des chaînes d'or les y attachaient; ils étaient montés par des nymphes tenant des instruments de musique, et formant un concert d'harmonie.

Elles étaient couronnées de fleurs, et avaient les cheveux épars comme des bacchantes; les deux premieres étaient vêtues de robes d'azur glacées d'or; les robes des deux autres étaient de couleur de pourpre; et enfin les dernieres de satin du plus beau verd.

Les centaures portaient, les uns des vases à l'antique de topases d'Arabie; ils étaient remplis d'une liqueur odorante: d'autres sonnaient de la trompette guerriere; et d'autres enfin faisaient résonner le buccin recourbé, antique instrument ravi dans son origine à l'empire de Neptune: ils accompagnaient par cette mâle harmonie les nymphes leurs compagnes, qui de temps en temps chantaient à ces accords des hymnes consacrés aux dieux de la valeur et du plaisir. Sous le poids de ce char on entendait gémir l'essieu d'or,

ce pur métal inattaquable à la rouille et au feu, devenu malgré sa pureté la source de tous les vices.

Le char suivant n'était pas moins curieux; les roues étaient d'agate noire mêlée de veines blanches, et rappelaient cette célebre pierre de même nature que possédait le roi Pyrrhus, et où l'on voyait, dit-on, par un heureux accident les neuf muses, au milieu desquelles était Apollon dansant au son de sa lyre. Ce char était pareil au précédent quant à la forme; mais la caisse était de saphir oriental, pierre chérie de Cupidon, et favorable aux amants, qui s'en font un talisman s'ils le portent à la main gauche.

On avait représenté sur la face droite les couches de Léda, produisant ces œufs merveilleux d'où sortirent les Dioscures, ces vaillants fils de Jupiter

et de Tindare, que l'on voit encore briller aux cieux sous les noms de Castor et de Pollux. La demeure de ces demi-dieux est fixée dans l'un des signes du Zodíaque, annuellement visités par le soleil, signe fortuné dont la nature célebre au mois de mai la bienfaisante apparition par le retour du printemps.

Sur l'autre face on voyait le grand-prêtre d'Apollon présenter à ce dieu les deux œufs mystérieux, et en recevoir pour réponse cet oracle obscur, *Uni gratum mare, alterum gratum mari;* c'est-à-dire, La mer sera agréable à l'un, et l'autre agréable à la mer. Ce qui fit consacrer ces œufs dans le temple du brillant fils de Latone.

Sur le devant, Cupidon infatigable poursuivait avec ses fleches jusque dans les cieux les animaux et les oiseaux qui font leur séjour parmi les constellations.

Le jugement de Pâris occupait la derniere face ; il était représenté au moment où ce berger adjugeait à la mere des amours le prix de la beauté, don précieux que lui disputaient vainement l'épouse et la fille de Jupiter, la fiere Junon, et la belliqueuse Pallas.

A ce char étaient attelés six éléphants monstrueux, plus forts que ces colosses animés qui embellirent le triomphe de Scipion l'africain, ou que ceux qu'on vit traîner le char du grand Pompée, et même celui de Bacchus lorsqu'il revint conquérant de l'Inde.

Les traits qui attachaient au char ces animaux redoutables dans les combats étaient tressés en forme d'épis de soie bleue mêlée d'or et d'argent : leurs caparaçons brillaient enrichis de pierreries ; et des jeunes filles les conduisaient aux sons de doux instruments.

Sur le char était un groupe représentant la belle Léda, fille de Thestius, roi d'Étolie, prodiguant ses caresses au cygne éclatant de blancheur, ivre d'amour, et respirant la volupté, dont Jupiter prit la forme pour plaire à cette princesse, en lui cachant les traits de sa divinité.

Le troisieme char, dont les roues étaient de chrysolithe d'Éthiopie, parsemée de veines d'or, pierre merveilleuse et de vertu magique, était formé d'héliotrope verd, ou jaspe sanguin, dans un cadre de bois de cyprès : cette pierre est également en correspondance avec les étoiles, et a la vertu divinatoire pour celui qui sait en faire usage.

On remarquait sur le côté droit le pere de Danaé, Acrisius, roi d'Argos, consultant les dieux sur la naissance de sa fille unique, et recevant pour

toute réponse, qu'il serait détrôné par le fils qu'elle mettrait au jour; ce qui la lui fit garder soigneusement dans une tour; mais les verroux ne purent empêcher l'adroit Jupiter de s'y glisser sous la forme attrayante d'une pluie d'or, à laquelle aucun geolier ne résiste.

Sur le côté gauche on voyait Persée, ce fils de Danaé, redoutable pour son aïeul, au moment où il recevait le bouclier poli de Minerve, et où armé du casque et de l'épée de Vulcain, muni des ailes de Mercure, il allait mettre à mort la Gorgone terrible dont le sang répandu donna naissance à Pégase, ce cheval divin indomtable pour tant de poëtes.

Au devant était représenté l'Amour lançant contre le ciel une fleche d'or qui faisait tomber une pluie de ce métal: autour de lui une multitude de mortels

blessés de ses traits s'émerveillaient de cette pluie nouvelle, et s'apprêtaient à faire à ce dieu généreux le serment de fidélité, s'il consentait à verser abondamment sur leurs plaies ce baume salutaire.

Du côté opposé, Vénus, irritée de l'aventure perfide du filet de Vulcain, se vengeait sur son propre fils en arrachant les plumes de ses ailes : l'enfant malin essayait de la fléchir par ses larmes ; il était secouru par Mercure, qui l'éloignant de sa mere le remettait à Jupiter. Le pere des dieux lui disait en le couvrant de son manteau :

Tu m'es doux et amer.

Six licornes blanches, consacrées à Diane, ayant la vigueur du cheval et la vîtesse du cerf, la tête armée comme lui d'une lance acérée, plus redoutable

encore que ses bois à triple étage, traînaient ce char avec des traits d'argent et de soie; des nymphes musiciennes montaient ces animaux légers, et les conduisaient au son de leurs instruments. Sur le char était la statue de Danaé recevant la pluie d'or dans un pan de sa tunique : une foule innombrable de courtisanes vouées de cœur à ce Jupiter pluvieux la suivaient et soupiraient, en chantant *Utinam!*

Venait enfin le quatrieme char, de forme semblable aux précédents, mais de matiere différente; les roues, d'asbeste d'Arcadie, matiere inextinguible lorsqu'une fois elle est enflammée, supportaient le corps du char formé d'escarboucle, cette pierre chatoyante dont les reflets brillent et s'apperçoivent même dans les ténebres.

Sur la premiere face, Jupiter, amant

trop magnifique, embrasait Semelée des rayons de sa gloire immortelle, et sauvait le jeune Bacchus de cet incendie si fatal à sa mere.

Sur la seconde, cette innocente créature, confiée par Jupiter aux mains de Mercure, était remise à des nymphes pour élever son enfance.

Sur la face antérieure, l'Amour après avoir blessé de ses traits un grand nombre de mortels, les dirigeait sur Jupiter lui-même, et le forçait à quitter l'olympe pour adorer sur la terre une simple bergere.

On voyait encore sur la derniere face ce même Jupiter assis sur son tribunal, devant lequel l'Amour accusateur reprochait à sa mere les tourments qu'il endurait lui-même pour la belle Psyché; il reprochait à cette amante curieuse de l'avoir embrasé en laissant tomber sur lui une étincelle de sa lampe. Vénus,

déployant devant le maître des dieux l'éloquence de ses charmes, assistait la coupable, qui tenait encore à la main cette lampe fatale. Jupiter acquittait la nymphe tremblante, et semblait dire à l'Amour : Sache endurer la brûlure d'une étincelle, toi qui journellement ravages par tes feux la terre, l'onde, et le ciel lui-même;

Perfer scintillam qui cœlum accendis et omnes.

Six pantheres mâles, à la peau tachetée, tiraient ce char auquel elles étaient attachées par des rameaux de vigne.

Un socle d'or et à ses angles quatre aigles debout richement travaillés en formaient le couronnement et supportaient un vase antique de jacinthe d'Éthiopie: il était parsemé d'émeraudes et d'autres pierres précieuses; il avait deux pieds et demi de hauteur sur un et demi

de diametre environ ; les anses et le col étaient formés à même ces pierres dures, évidées et taillées par un travail pénible et constant ; et le corps autour duquel serpentait une vigne d'émeraude était encore enrichi de deux bas-reliefs, chefs-d'œuvre de l'art, représentant, d'un côté, en mosaïque de relief et en pierres fines la statue de Jupiter placée sur un autel de saphir, tenant d'une main sa foudre étincelante, taillée dans un rubis, et de l'autre une épée formée d'une chrysolithe de couleur d'or. Devant lui sept nymphes étaient métamorphosées en arbres au moment où elles enlaçaient une danse légere : leurs bras devenus des rameaux se croisaient ; et la dure écorce recouvrait ou pénétrait à différents degrés leurs membres délicats.

De l'autre côté se voyait Bacchus enfant, assis sous une treille que de petits

enfants vendangeaient, en chantant et dansant au son d'un tambourin : tous les détails de ce tableau, exprimés en pierres coloriées, étaient admirablement rendus, et l'on croyait, quoique dans un si petit espace, voir la nature elle-même.

Un cep d'or sortait de ce vase précieux, et soutenait les feuilles et les grappes de raisin ; les premieres faites de silénite de Perse, et les secondes d'améthyste orientale. Ce chef-d'œuvre de l'art ombrageait le plateau du char, aux angles duquel s'élevaient quatre candelabres aux pieds de corail, qui, dit-on, a la vertu d'écarter du laboureur les grêles et les tempêtes. La tige du premier, en forme de balustre, était de céranne de Portugal [1], de couleur azurée, et

(1) Lusitano cerannio.

consacrée à Diane ; elle était encore embellie d'ornements délicats exécutés en filigrane d'or.

La seconde tige était une onix noire [1], tachée de rouge, et qui répand une odeur d'encens lorsqu'elle est frottée.

La troisieme était de pierre de Médée[2], de couleur d'or obscure.

La quatrieme de nébride précieuse [3], consacrée à Bacchus, et de couleurs noire, blanche et verte fondues ensemble.

Une flamme inextinguible brûlait sur les plateaux qui couronnaient ces tiges élégantes.

Autour du char se pressaient les nymphes, ménades, faunes, satyres, et autres habitants des forêts et des mon-

---

(1) Dionysia petra.
(2) De optia Medea.
(3) Pretiosa nebride.

tagnes, à demi recouverts de peaux de biches ou de gazelles, poussant des cris joyeux, parmi lesquels on distinguait souvent ces mots: *Evohé*, *evoe Bacche.* Les tambourins et les chalumeaux mêlaient leurs sons à ces cris confus, et ajoutaient au désordre piquant de cette orgie ou fête bachique.

On y distinguait encore d'autres bacchantes ceintes et couronnées de branches de pins et autres arbres verds, portant des thyrses, des rameaux, et d'autres étendards, qu'elles agitaient en dansant: le vieux Silene suivait leurs pas, se soutenant à peine sur son âne qu'accompagnait un bouc au poil hérissé, victime déja parée pour le sacrifice.

Le van mystique de Bacchus, porté par une prêtresse plus agitée encore que les autres, fermait la marche de cette procession vagabonde, dont les cris,

les chants, et même les hurlements, retentissaient et se répétaient au loin dans les campagnes; ils attiraient tous les habitants sur son passage, et leur communiquaient sa joie folle ou plutôt son délire et son ivresse.

CHAPITRE XV.

LES CHAMPS-ÉLYSÉES.

A PEINE cette description peut-elle donner une idée du spectacle pompeux de ces divers triomphes et des utiles secrets des mysteres religieux voilés sous ces emblêmes ; je les laisse tous à chercher aux amis de la science occulte pour m'occuper de décrire les amours et les jeux de ce cortege. Les graces de la jeunesse y brillaient dans les deux sexes ; et la variété des costumes, le nombre et le choix des attributs, des enseignes, des lances, des torches, et des instruments de musique, etc., y apportaient une variété piquante ; ils présentaient une suite de tableaux que la peinture

ne peut manquer de rendre un jour avec succès, et dont plusieurs ont déja contribué à la réputation des plus grands artistes, en fournissant un nouvel aliment à leur génie[1]. Je veux même en cet instant donner des armes neuves à la coquetterie des femmes pour varier toujours avec succès leur parure ; et pour cela je n'ai qu'un mot à leur dire, tant leur esprit subtil va saisir avec vivacité pour exécuter ensuite avec la grace qui leur est propre les grands secrets de l'art du changement. Ecoutez donc attentivement, jeunes beautés, et sachez quelque gré aux rêveurs s'ils songent à vous plaire : rêver n'est pas dormir.

---

(1) André Manteigne s'en est servi dans ses Allégories ; Annibal Carrache dans la galerie Farnèse, et le Poussin dans ses Bacchanales, n'ont point dédaigné d'y puiser.

Toutes ces nymphes, pour mieux varier leurs habits, leurs coëffures, avaient imaginé d'en prendre le modele dans une production végétale ou animée de la nature, et d'en adopter le costume, chacune selon son caractere.

Figurez-vous donc une nymphe légere vêtue en colibri, cette autre en scarabée doré, l'autre ayant sa tunique nacrée comme une coquille éclatante, et coëffée de sa double volute; celle-ci avait emprunté sa robe à la panthere, cette autre à la tulipe, telle à la violette sombre, telle à la rose, et telle autre à la pensée, cette autre au serpent écailleux, un grand nombre aux caméléons; papillons éclatants, insectes dorés, rembrunis ou chamarrés, tous étaient reproduits avec art, avec grace, et prenaient l'agréable physionomie de la beauté qu'ils paraient sans la cacher, sans per-

dre cet accord et ce caractere piquant, simple, et varié, mais toujours bien prononcé, qu'ils doivent à la nature[1].

Comment peindre ce séjour fortuné dont les habitants coulaient des jours heureux en jouissant de la verdure des champs, de l'émail des fleurs, et du parfum des aromates, au milieu d'un éternel

---

(1) La pompe des spectacles et des fêtes publiques a pu souvent et doit encore puiser dans ces images, dont la docte antiquité a formé le premier contour. Cette partie de nos jeux ne peut recevoir son entiere perfection chez les modernes que par la connaissance des sources originales de la fable, de l'histoire, et des productions naturelles : le poëte, le peintre, le sculpteur et l'architecte y puiseront au besoin, et pourront y choisir pour les appliquer avec justesse à leurs sujets historiques ou à leurs compositions.

printemps ? Ils voyaient croître sans culture des fruits délicieux, et n'avaient pour toute occupation qu'à satisfaire leurs sens délicats, et à célébrer dans leurs chants les héros et les dieux.

Nous étions dans ces champs-élysées si célebres, d'où n'approcherent jamais la douleur ni les maladies : le deuil, les soucis, la sombre tristesse et les chagrins cuisants, n'y pouvaient pénétrer.

J'y reconnus, entre autres héroïnes, la belle Calisto, fille de Lycaon, roi d'Arcadie ; Antiope, fille de Nicteus, niece de Lycus et mere d'Amphion, que sa lyre a rendu immortel ; Astérie, fille du titan Ceüs, changée en caille par Jupiter, et qui donna son nom à l'isle d'Ortygie.

Alcmene avec ses deux maris ; la belle et joyeuse Érigone, chargée des présents de Bacchus ; Hellé, montée sur le bélier

dont la toison d'or fit le tourment et la gloire de Jason.

L'épouse chérie d'Orphée, Eurydice, qu'un serpent mordit, en fuyant les poursuites d'Aristée, roi d'Arcadie.

La niece de Saturne, Philyra, cette fille du vieil Océan, et mere du centaure Chiron, s'y faisait remarquer, et précédait Cérès, la bienfaisante déesse des moissons, couronnée d'épis, et montée sur le dragon de Triptolême.

La belle nymphe Lara, fille d'Almon, fleuve du Latium, s'y voyait encore accompagnée de Mercure sur les bords d'un fleuve semblable au Tibre, devenu si célebre par la gloire des Romains.

J'y remarquai aussi Juturne, sœur du vaillant Turnus, et mille autres beautés célebres.

La nymphe qui me servait de guide en ces lieux se plaisait à me conter leur

origine, leurs aventures avec les mortels, ou même avec les dieux : elle me fit distinguer, entre autres, un groupe de jeunes filles conduites par trois graves matrones; il précédait tous les autres. Il est bon que tu saches, mon cher Poliphile, me dit alors ma belle compagne, qu'aucune mortelle ne peut pénétrer en ces lieux sans être embrasée des feux de l'amour, et sans porter son flambeau ainsi que je n'ai cessé de le faire depuis que je suis avec toi; il faut aussi que ce soit du consentement de ces trois femmes que tu vois. Et poussant un profond soupir elle ajouta : Je dois encore offrir et consacrer mon flambeau pour l'amour d'un mortel dans ce temple révéré.

Ces paroles me pénétrerent de la joie la plus vive, et je ne doutai plus d'après ces mots si doux, *mon cher Poliphile*,

que je n'eusse enfin trouvé l'objet de tous mes vœux, ma tant desirée Polia : un trouble mortel s'empara de mes sens; je me sentis défaillir, et crus que j'allais expirer. Ce trouble se peignit sur mon visage, qu'il colora diversement; et mes soupirs arrêterent ma voix que je cherchais en vain.

Polia feignant encore de le méconnaître me dit avec assurance : Poliphile, jouis de la faveur des dieux, profite des moments qui te sont accordés pour voir ce qu'ils ne permettent à nul mortel de considérer.

Recueille donc tes forces, éleve ton esprit, et redouble d'attention : point d'humaines faiblesses; loin de toi l'égoïsme vil; sache jouir du bonheur des autres avant de t'occuper du tien.

Les premieres nymphes qui s'offrent à tes yeux sont les muses, ces filles de

Jupiter et de Mnémosine, plus célebres encore par leurs talents que par leur beauté : à leur tête est Apollon, dieu des arts et de la lumiere ; il est suivi de la belle Léria [1], couronnée de laurier : près d'elle est Mélanthie, fille de Deucalion ; elle porte une lampe pour éclairer ses compagnes ; sa voix est des plus douces et des plus séduisantes.

Vient ensuite Pierus et ses savantes filles, Lycoris et celle qui chanta la guerre de Thebes entre deux freres ennemis.

Tu peux remarquer au second char la noble Corine, Délie et Nérine, Érocale la Sicilienne, et plusieurs autres musiciennes qui chantent leurs amours.

Tu verras au troisieme Quintilia, Cinthie, et d'autres filles célebres par leur génie poétique.

---

(1) Parthenopea de nome Leria.

Le quatrieme est précédé par Lyda, Chloé, Tiburte, et Pyrrha; et parmi les ménades est Sapho, la tendre, la passionnée Sapho, dont l'amour et les vers ont immortalisé Phaon.

CHAPITRE XVI.

L'IRRÉSOLUTION.

Nous prîmes, la belle nymphe et moi, après avoir contemplé ces merveilles à loisir, le chemin que bordait un ruisseau; mille fleurs coquettes s'y miraient dans l'argent de son onde; et le pâle Narcisse, penché vers la surface liquide, y séchait de desirs en contemplant son image. Cette eau pure serpentait sur le pré fleuri, où mille groupes d'amants s'entretenaient ou folâtraient au pied des lauriers, des myrtes, des pins, des aulnes et des saules; d'autres se promenaient; quelques uns se baignaient dans les flots bouillonnants, et disputaient aux cygnes l'empire de ces lieux. Tout

y respirait l'amour et la volupté : les soupirs, et de plus doux murmures encore se mêlaient aux frémissements du zéphyr, dont le souffle agitait le feuillage, et luttait légèrement contre les flots ; tout s'accordait aux sons mélodieux des instruments, à la voix séduisante et pure des nymphes, ornements de ces jardins enchanteurs.

Cependant la pudeur n'avait point à rougir de leurs plaisirs innocents : mais comment voir d'aussi près l'image du bonheur sans que le desir de le partager ne se glissât dans l'ame, et ne vînt l'assiéger de mille pensers divers ? La chaste Diane elle-même y eût perdu sa fierté, pour se livrer peut-être aux douceurs de l'amour.

L'espoir de fléchir l'obstination que ma Polia mettait à se dérober à ma flamme vint luire dans mon cœur, et néan-

moins je craignais de déplaire à cet objet adoré ; j'invoquais le secours des dieux : je voulais lui déclarer mes feux ; résolution vaine ! au moment où j'allais parler je contemplais cet air noble, ce port d'une déesse, et j'étais arrêté dans mes faibles projets : tel un roseau fragile cede et se ploie en tous sens aux efforts d'un vent impétueux, et tel je flottais incertain au milieu de mes irrésolutions.

Enfin je triomphai du trouble de mes sens : Soyons, me dis-je, plus digne de Polia ; sachons, en respectant ses desseins, étouffer mes desirs, et mériter son amour par la constance et par un courage égal à ses attraits : il suffit à un mortel, si éloigné de ses perfections divines, de jouir seulement du bonheur de la voir.

CHAPITRE XVII.

LE TEMPLE DE VÉNUS.

Certain d'avoir triomphé de moi-même, je m'abandonnai entièrement a mon guide, qui me conduisit dans un verger délicieux d'arbres de toute espece : les productions des quatre parties du monde s'y trouvaient réunies, et formaient un agréable quinconce, sous lequel des fleurs variées émaillaient un fond de gazon.

Ces lieux étaient peuplés d'une multitude infinie de pâtres et de faunes, qui n'avaient d'autres vêtements que des peaux de bêtes fauves, daims, chevreuils, onces, et léopards; quelques uns s'étaient contentés d'une ceinture de

feuillages. Tous ensemble célébraient avec les nymphes hamadryades la fête de Vertumne, couronné de fleurs, et de Pomone sa compagne, dont la tête est chargée des plus beaux fruits; ils étaient assis sur un char que traînaient quatre forts satyres aux pieds de chevre, aux cornes recourbées, à l'œil brillant, au rire malin, et qui bondissaient en foulant l'herbe des prés : deux belles nymphes portaient unis à une branche les attributs du labourage, groupés en forme d'enseigne romaine ; on y lisait cette inscription :

L'APPÉTIT, LA SANTÉ,
LE CALME DE L'AME,
SONT RÉSERVÉS
AUX VIGILANTS CULTIVATEURS.

Cette troupe dirigeait sa marche vers

un autel de marbre blanc à quatre faces, placé au milieu du verger : quatre bas-reliefs assez saillants y étaient taillés.

Le premier représentait une divinité couronnée de fleurs, vêtue d'une fine tunique de lin, à travers laquelle les formes du nu se dessinaient admirablement ; elle jetait d'une main des roses sur la flamme d'un trépied, et tenait de l'autre une branche de myrte : près d'elle un jeune enfant ailé, fier de porter les armes de l'Amour, riait et faisait voltiger deux colombes. On lisait cette inscription sur le marbre :

FLORIDO VERI S.

Au printemps fleuri.

Cérès, majestueuse, et couronnée d'épis, entourée de gerbes, et noblement drapée, ayant un soleil brodé sur

la poitrine, et une ligne brisée, symbole hiéroglyphique de l'eau, pour bordure au bas de sa tunique, ornait la seconde face; on y lisait:

FLAVAE MESSI S.

A la blonde moisson.

Bacchus, chargé de raisin, ornait la troisieme face sous la forme d'un beau jeune homme: un bouc était à ses pieds. L'insčription portait:

MUSTULENTO AUTUMNO S.

Au spiritueux automne.

Sur la quatrieme face, un roi sévere, enveloppé d'une large peau d'ours, étendait sur la nature son sceptre de glace, et de l'autre main abaissait les nues pluvieuses, les grêles, et les neiges; il repo-

sait sur un fleuve où les glaçons remplaçaient une eau limpide.

On lisait au-dessous :

HYEMI EOLIAE S.

A l'hiver soumis aux vents.

Sur cet autel s'élevait une statue du dieu des jardins, ombragée par un dôme de verdure : des lampes suspendues autour brûlaient en son honneur.

Une troupe de jeunes bergers et de laboureurs déposaient des fleurs et des offrandes sur cet autel, et y faisaient des libations de vin et de lait; ils menaient en procession le vieux Janus, couvert de branchages verds, et couronné de fleurs, en chantant, dansant, et appelant à grands cris, *Bacchus*, *Amour et Hyménée*, de la maniere la plus grotesque et la plus folle.

Nous passâmes et rencontrâmes dans la forêt voisine d'autres nymphes orcades napées, et dryades, avec des néréides couvertes de la peau des monstres marins, de plantes aquatiques, et dansant avec les faunes et les satyres couronnés de roseaux.

Au milieu d'eux se trouvaient les dieux Pan et Silvain, Zéphyre et sa Chloris, et tous les autres dieux et nymphes des bois, des prés, des montagnes et des fontaines ; ils étaient environnés des bergers voisins, qui enflaient leurs musettes et leurs pipeaux champêtres. Nul spectacle ne fut plus gai, plus piquant et plus nouveau pour moi.

En poursuivant notre chemin avec mon guide du côté des rives de la mer, nous remarquâmes à travers les arbres une tour d'une grande élévation : à mesure que nous avancions elle me parais-

sait mériter un plus sérieux examen ; sa forme pyramidale, la délicatesse de sa construction, me faisaient desirer d'en approcher, mais je n'osais le demander à ma belle nymphe ; j'aurais eu bien d'autres prieres à lui faire si j'avais voulu satisfaire mes desirs. Nous passâmes donc outre, et nous apprîmes depuis que c'était un phare pour guider le voyageur égaré dans la forêt, ou soupirant après la terre lorsqu'il sillonne sur un frêle vaisseau la vaste étendue des mers.

Peu après nous apperçûmes le rivage de la mer, et cet immense horizon dont la ligne infinie est pour le voyageur qui en jouit la premiere fois le spectacle le plus imposant et le plus majestueux.

Nous trouvâmes un temple magnifique consacré à Vénus Uranie ; il était de forme ronde, et avait autant de hauteur du sol au sommet de la voûte que

de diametre. L'inscription dédicatoire portait :

A LA FÉCONDITÉ.

Les proportions étaient soigneusement gardées dans les détails ; il était extérieurement décoré de colonnes de serpentin formant péristile devant un mur de marbre blanc, et à l'intérieur elles étaient en porphyre, de proportion corinthienne mâle, avec leurs chapiteaux et leurs bases de bronze doré.

Le revêtissement était en jaspe de différentes couleurs, et les ornements de sculpture appliqués en albâtre avec beaucoup d'habileté ; les croisées, disposées en zône ouverte dans la partie supérieure des colonnes, étaient aussi formées de pierres transparentes, qui répandaient dans l'intérieur un jour mystérieux et doux.

Une coupole en demi-cercle couronnait cet édifice : tout le systême planétaire y était représenté dans le plus grand détail et avec la plus exacte justesse, en sorte que l'on pouvait voir d'un coup-d'œil l'ensemble majestueux et la marche de l'univers; spectacle bien fait pour honorer à la fois et les dieux qui créerent ces merveilles, et les hommes qui parvinrent à en découvrir le mécanisme et l'harmonie.[1]

De savants astronomes, Petorisis et

(1) Cette idée grande et sublime, que les Egyptiens ont les premiers mise à exécution dans le cercle d'or du tombeau d'Osimandias et dans les plafonds de quelques uns de leurs temples, a depuis été projetée plusieurs fois par différents artistes, sans avoir encore reçu son exécution en grand d'une maniere satisfaisante ailleurs

et Mopsus, s'étaient concertés pour l'exécution en bronze avec les plus habiles artistes, afin que cette représentation fût parfaite et durable : on y lisait le nom de chaque découverte écrit dans la langue du peuple à qui on en attribuait l'honneur ; ainsi l'Égyptien, le Grec, le Chaldéen, le Persan, l'Indien, l'Arabe, concouraient à cette description, traduite au-dessous en langue vulgaire pour l'instruction de tous.

L'esprit se plaisait, mais s'égarait en

---

que dans une grande salle du palais de Néron. Quel plus beau planétaire cependant que la voûte d'un temple sur le pavement duquel on pourrait également fixer les connaissances géographiques en les y gravant, ce qui aurait infiniment plus d'intérêt qu'une mosaïque en compartiments, souvent assez insignifiante !

suivant cette vaste conception ; et pour le récréer on avait ajouté dans cet intérieur les statues en marbre de toutes les divinités dont les noms font partie du système céleste, ou des hommes dont les connaissances ont servi à le former ; ainsi Apollon et les muses y occupaient le premier rang ; les mages de Perse, les savants bramines, les prêtres égyptiens si renommés, et les sages de la Grece, qui ont dérobé une partie de leurs connaissances, n'y étaient point oubliés ; et l'on y voyait avec vénération les traits d'Hermès Trismégiste, de Zoroastre, de Pythagore et de Platon, d'Euclide et du savant Archimede.

On n'avait rien négligé pour que la conservation de ce monument, qui semblait destiné à transmettre le dépôt des connaissances humaines les plus relevées, pût arriver sûrement à la postérité ; un soin extrême avait donc été ap-

porté à sa construction pour en assurer les fondements, pour les préserver des ravages du temps, de la dégradation des eaux de pluie, et pour dispenser le plus possible la paresse des hommes d'un entretien nécessaire et trop souvent négligé.

La coupole était recouverte en écailles de cuivre doré; les eaux du ciel, après les avoir lavées, se rendaient par des tuyaux bien ménagés dans de vastes piscines [1] un peu éloignées, dont les eaux servaient à la purification du temple, et eussent aussi prévenu les incendies, s'il n'eût été composé de toutes matieres incombustibles.

---

(1) De pareilles piscines existaient au célebre temple de Jérusalem, et à celui du Soleil à Palmyre; on voit encore ces dernieres.

Une seule lampe d'or à mèches d'amianthe éclairait la nuit cet intérieur, et y présentait un nouvel effet de lumiere par le soin que l'on avait pris de suspendre cette lampe en forme de perle au milieu d'un globe sphérique de crystal rempli d'une eau ardente distillée cinq fois, ce qui donnait à cette lumiere l'effet d'un soleil rayonnant.

Ce temple était encore orienté de maniere que le soleil en décrivant sa course journaliere y faisait connaître, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, l'heure dans chaque saison, et que les vents y marquaient sur un cadran leur direction et leur durée par un mécanisme ingénieux; en sorte qu'on pouvait voir à la fin de l'année quel vent avait soufflé chaque jour et combien il avait duré.

Le pavement, encadré d'une mosaïque si parfaite qu'elle pouvait le disputer

aux ouvrages du célebre Zénodore à Pergame, et que le *lithostrote* ou pavé du temple de la Fortune à Préneste ne présentait rien d'égal, figurait intérieurement un globe terrestre, où les connaissances géographiques du temps étaient invariablement fixées, afin qu'on pût juger des découvertes ultérieures.

Au sommet de la lanterne un globe doré représentait le soleil ; un phénix aux ailes étendues était placé au milieu ; et la nuit, ce globe rayonnant de feux, servait de phare aux navigateurs.

C'est ainsi que le temple de la déesse s'annonçait au loin par des bienfaits, et que de près il commandait l'admiration non seulement par la richesse des matieres et la perfection de la main-d'œuvre, mais plus encore par la hardiesse de la conception, et par mille canaux ouverts à l'instruction.

O siecle dégénéré ! pourquoi faut-il que la plupart de nos monuments publics soient dépourvus de cet intérêt, et que des masses de pierres imparfaitement amoncelées nous tiennent le plus souvent lieu de monuments, quand le génie seul et la science profonde devraient présider ensemble à leur formation constamment dirigée vers la gloire et vers l'utilité publique? Pourquoi les connaissances de la docte antiquité sont-elles si souvent mises en oubli ?

Après avoir considéré le temple et ses merveilles, nous trouvâmes une porte intérieure dont le seuil était d'un beau marbre noir du poli le plus parfait, incrusté d'une mosaïque en nacre de perles : un ressort fit ouvrir les deux battants de fer poli, que des pierres d'aimant placées dans la muraille attiraient doucement au moyen d'un modérateur qui tempérait leur vîtesse.

Une prêtresse accompagnée de sept vestales se présenterent à nous, et nous les saluâmes profondément ; le visage de ma belle nymphe se colora d'un léger incarnat, ce qui ajoutait encore à sa beauté. On nous introduisit dans un cloître superbe, dont nous fîmes le tour en silence. Nous rentrâmes dans le temple, et je vis que les vestales nous quittaient pour aller chercher divers objets nécessaires à quelque cérémonie ; bientôt elles revinrent.

L'une d'elles portait un livre dont la couverture en velours couleur de pourpre était enrichie de petites perles; une colombe, brodée de même en perles orientales, mais d'un plus fort volume, occupait le milieu ; les agraffes étaient d'or: une autre vestale portait des voiles du lin le plus fin ; les autres tenaient des vases, des pateres, un coffret à l'encens, et d'autres instruments.

Elles étaient toutes couronnées de fleurs : un très jeune enfant marchait devant elles tenant un flambeau qui n'avait point encore reçu les atteintes de la flamme, et que la prêtresse alluma après s'être couverte d'un voile que ceignait un diadême ; elle plaça aussi un voile d'une blancheur éclatante sur le front de la belle nymphe qui me conduisait.

Au milieu du temple était un autel circulaire orné d'un bas-relief représentant des danseuses : la prêtresse s'en approcha, et prenant une clef d'or renfermée dans un petit coffret que lui présenta l'une des vestales, elle ouvrit le dessus de l'autel, que nous reconnûmes alors pour une citerne d'eau lustrale ou consacrée.

On donna à ma belle compagne un flambeau, que l'on alluma dans ses

mains; la prêtresse s'en empara aussitôt, et le plongea la flamme en bas dans le vide de la citerne en récitant une priere en langue étrusque; puis se tournant vers la nymphe : Que demandez-vous, ma chere fille? lui dit-elle doucement.

Madame, répondit la nymphe, je demande la protection de la déesse pour cet étranger que j'accompagne; je demande que nous puissions faire heureusement ensemble le voyage, et nous désaltérer dans la source divine.

Et vous, étranger, me dit aussi la prêtresse, que demandez-vous? Mon étonnement était extrême; un saint respect m'avait saisi; tous les feux de l'amour embrasaient mon cœur pour celle dont les traits m'offraient si parfaitement l'image de Polia. Madame, répondis-je avec respect, je demande aussi

la protection de la déesse ; puis avec un transport dont je ne fus pas le maître j'ajoutai : Mais je demande aussi que vous fassiez cesser le doute cruel où je suis, et que vous me fassiez connaître si cet ange de beauté est celle que j'adore; et, si ce n'est point un prestige, que des nœuds indissolubles m'unissent à celle pour qui je brûle d'un feu si pur et si constant.

Prends donc, me dit alors gravement la prêtresse, prends donc le flambeau que porte ta compagne, et répete avec moi trois fois ces paroles : « Éteins, Amour, cette flamme dans l'eau sacrée, et fais passer tous tes feux dans le cœur de Polia. »

Je prononçai les paroles, j'éteignis le flambeau dans l'eau sacrée : la prêtresse en puisa dans une coquille dont la nacre était éblouissante; elle nous en

fit boire à chacun la moitié ; puis ayant récité quelques prieres, Répétez, dit-elle, ma chere fille, ces paroles avec moi : « O Cythérée, accomplis tes volontés ! et puisque tu l'ordonnes ainsi, que ton fils chéri se nourrisse en mon sein ! »

Elle se cachait en prononçant ces mots dans le sein de la prêtresse, qui la releva, l'embrassa, et me la présenta. J'étais tremblant, ivre d'espérance et de joie, lorsque, poussant un profond soupir et me jetant un regard passionné, la nymphe me dit tendrement : « Poliphile, ton amour et ta constance ont triomphé ; tu me forces par un penchant irrésistible à renoncer au culte de la chaste Diane, pour me vouer aux autels de l'amour : si j'ai dû jusqu'à ce moment garder un pénible silence, maintenant que le pâle flambeau de Diane a

perdu pour moi sa lumiere, et que tu viens d'allumer en mon cœur celui de l'amour, reconnais-moi; je suis ta Polia; je deviens par mon vœu ton épouse chérie; je te consacre ma vie en cet instant; je jure aussi de mourir avec toi et pour toi, s'il le faut ». J'allais me précipiter à ses genoux, et déja elle était dans mes bras.

Vous seuls, amants heureux, vous concevez mon bonheur, mon ivresse, seuls vous les sentirez; qui pourrait jamais vous les peindre?

Cependant la prêtresse nous tira de l'espece de ravissement où nous étions l'un et l'autre en disant à Polia : Poursuivons, ma chere fille, les cérémonies que nous avons commencées.

Nous nous rendîmes dans une chapelle : deux vestales y apporterent des cygnes mâles d'une blancheur éblouis-

sante, une aiguiere remplie d'eau de la mer; une autre tenait deux colombes attachées par un fil de soie sur une corbeille remplie de coquilles et de roses: elles placerent le tout sur la table des sacrifices et près de la porte dorée. J'étais à peine revenu de la surprise ou plutôt de l'extase où me jetait l'excès de ma félicité, lorsque la prêtresse fit signe à Polia de se placer à genoux sur un carreau d'étoffe que l'on posa sur un pavement précieux en mosaïque de diverses couleurs, ouvrage exécuté en pierres fines rapportées, et polies si parfaitement, qu'il réfléchissait tous les objets comme une glace.

Polia s'agenouilla donc au-devant d'un autel de jaspe évidé en forme de trépied, où brûlait une flamme sacrée: on lui présenta le livre; elle y lut à haute voix cette invocation aux Graces:

« O vous, séduisantes déesses, compagnes inséparables de la beauté, Aglaé, Euphrosine, et Thalie, filles divines du grand Jupiter et de la nymphe Eudorimene, vous qui faites votre résidence ordinaire près des bords de la fontaine Acidale, en la ville d'Orchomene en Béotie, recevez favorablement ma priere, et soyez-moi propices; faites que la mere des amours agrée mes offrandes et mes serments; et vous, nymphes charmantes, qui possédez si bien l'art de plaire, qui embellissez tous les dons, prêtez-moi l'expression de votre sourire et le pouvoir irrésistible de vos charmes pour obtenir un regard favorable de la déesse dont j'embrasse en ce jour le culte et les autels. »

CHAPITRE XVIII.

LES SACRIFICES.

JAMAIS les cérémonies du grand roi Numa, ni celles qui se pratiquaient au temple des Juifs, celles de Toscane ou d'Étrurie, ou même les cérémonies révérées des prêtres de Memphis, celles pratiquées au temple de la Fortune à Rhamnis, et nombre d'autres des plus renommées n'offrirent plus de pompe et de majesté que celles qui s'observerent en cette occasion.

Polia se levant fut conduite vers un grand bassin de jacinthe, où elle se lava le visage et les mains dans une essence odorante, en signe de purification; ce qui me semblait ajouter encore à sa beauté.

Un grand candelabre d'or enrichi de pierres précieuses fut chargé des plus rares parfums de l'Arabie. Polia y mit le feu, et y alluma une branche de myrte qu'elle porta sur l'autel du sacrifice : un petit bûcher du même bois y était préparé ; on y brûla le fil de soie qui attachait les deux tourterelles, et la liberté leur fut rendue au nom du dieu d'amour : les vestales formerent une danse autour de l'autel en chantant ce verset :

Que le feu pur, sur cet autel placé,
Pénetre jusqu'au cœur glacé
Qui méconnaît encor l'amour et la tendresse ;
Et que le fils de la déesse,
Enchaînant à ses pieds le plus fier des vainqueurs,
Embrase de ses feux l'univers et nos cœurs !

Elles le répéterent en continuant leur danse et répandant l'encens jusqu'à ce que la flamme fût éteinte ; ensuite elles se prosternerent toutes, excepté la prêtresse. Aussitôt je vis sortir d'un épais nuage un jeune enfant d'une beauté parfaite ; deux petites ailes d'une blancheur éblouissante couvertes de trois plumes d'azur le désignaient assez : je me sentis oppressé par la vapeur du nuage comme si la foudre eût tombé sur l'autel. La prêtresse me rassura, et me fit signe en mettant le doigt sur la bouche de garder le plus profond silence.

J'observais de tous mes yeux : je remarquai dans les mains du jeune dieu une couronne de myrte et une fleche à pointe de diamant dont la vue ne pouvait soutenir l'éclat.

Sa chevelure blonde et bouclée était arrêtée par une couronne de brillants; trois fois il voltigea autour de l'autel, et aussitôt, à mon grand étonnement, il s'évanouit en fumée.

On apporta ensuite à la prêtresse une verge d'or, avec laquelle elle fit signe à Polia de rassembler les cendres du sacrifice et de les passer à travers un crible sur la premiere marche de l'autel; ce dont Polia s'acquitta avec grace. Lorsqu'elle eut fini la prêtresse lui fit tracer avec le premier doigt de la main droite certains caracteres choisis dans le livre sacré; elle en traça d'autres elle-même avec sa baguette.

Tout cet appareil me glaçait, et je tremblais qu'en un instant ma chere Polia ne s'évanouît en fumée comme je venais de voir disparaître l'enfant divin; la frayeur que j'en avais était telle

que je n'osais lever les yeux de dessus elle, et qu'elle ou la prêtresse ne faisaient pas un geste que je ne les examinasse avec la plus scrupuleuse attention.

La prêtresse continua de réciter dans le livre à haute voix, et de conjurer avec des signes effrayants tout ce qui pouvait être contraire à l'amour; puis elle nous arrosa tous d'eau lustrale avec une branche de myrte et de rue.

Les belles vestales se hâterent de rassembler les rameaux de myrte qui leur avaient servi pendant les cérémonies, et les porterent dans la citerne par ordre de la prêtresse qui leur en remit la clef: elle réunit elle-même les cendres éparses, en fit un monceau, et le serra dans une boîte, puis la porta gravement dans la citerne, accompagnée de Polia et des autres nymphes.

Elles chanterent quelques hymnes, parfumerent la citerne, qu'elles refermerent après que la prêtresse l'eut frappée trois fois de sa baguette en prononçant des paroles mystérieuses.

Toutes s'agenouillerent; la prêtresse seule resta debout, et récita l'oraison suivante :

« Puissante déesse, mere charmante des amours, compagne inséparable des graces et modele de la beauté, daigne protéger cette jeune mortelle qui abjure aujourd'hui le culte de l'insensible Diane pour embrasser ton culte plus aimable et plus conforme au vœu de la nature ! fais que l'heureux amant de Polia, brûlant toujours des feux que tu viens d'attiser dans son cœur, te consacre à jamais des jours que tu sais si bien embellir !

Daigne exaucer mes vœux comme

tu exauças ceux de l'ardent Pygmalion, et permets à ce couple qui vient de se vouer à ton fils et à toi de voyager dans tes états, de jouir un moment, un seul moment de la faveur de ta présence; purifiés par mes mains, ils desirent ardemment que tu les trouves dignes maintenant de cette faveur insigne; nous te la demandons tous au nom du dieu charmant à qui tu donnas le jour, et qui communique la vie à tout ce qui respire : tout n'est-il pas mort sans l'amour? »

Cette invocation finie, la prêtresse prit les coquilles de mer et les roses placées ensemble dans la corbeille, elle les répandit avec profusion sur l'autel, qu'elle arrosa d'eau de la mer : les deux cygnes furent sacrifiés, et leur sang rougit l'autel de la déesse; la flamme consuma leurs corps, et la cendre fut jetée

sous cet autel dans une ouverture pratiquée à cet effet.

Polia et la prêtresse écrivirent sur le pavé du temple quelques caracteres avec le sang des victimes, et se purifierent; on jeta l'eau qui leur avait servi sur l'autel fumant. Un bruit d'orage se fit entendre, les portes s'ouvrirent, les murs du temple s'ébranlerent, l'autel se couvrit d'une épaisse fumée : il en sortit un rosier dont les branches croissaient à vue d'œil et élevaient leur verdure jusqu'à la voûte; bientôt il fut couvert de roses; quelques unes s'étant évanouies, de petites pommes d'amour leur succéderent; en un instant cet arbre fut couvert d'oiseaux de toute espece : j'y distinguai trois colombes d'une blancheur éblouissante et qui avaient une grace enchanteresse. Je crus que la déesse se présentait à nous sous la forme

de ces oiseaux qui lui sont consacrés, et je me prosternai en jetant un tendre regard sur Polia, qui me parut plus belle que jamais.

La prêtresse ayant cueilli trois de ces petits fruits, en mangea un et nous en donna un autre à Polia et à moi. A peine j'en eus goûté qu'il se fit dans mon être un changement remarquable; je sentis que mon sang circulait avec plus de rapidité; mon intelligence augmentait, et mon cœur devint encore plus sensible et plus tendre. Je reconnus Vénus à ce nouveau bienfait, et je commençai à m'estimer digne de recevoir ce prix de ma constance, et de visiter la patrie des Graces et des Amours.

Bientôt l'arbuste disparut en laissant l'air du temple parfumé des plus suaves odeurs.

La prêtresse s'écria avec enthousias-

me : « Mes enfants, le sacrifice est achevé, Vénus vous est propice ». Elle quitta son voile saint, et nous dit d'un ton plus calme : « Vous êtes purifiés maintenant ; allez, couple fortuné, vous pouvez commencer votre voyage sous la protection de la déesse ; n'ayez plus de crainte et de soucis, ce jour est le premier de vos jours heureux. »

Nous lui adressâmes les expressions de la plus vive reconnaissance, et prîmes congé d'elle et de ses compagnes. Elles nous accompagnerent jusqu'à la porte du temple et indiquerent à Polia, toujours chargée du soin de me conduire, la route qu'elle devait suivre.

Heureux guide, voyage enchanteur que je n'oublierai de ma vie ! Me voici, disais-je, au comble de mes vœux ; Polia m'est rendue, je ne puis plus douter de mon bonheur ; Polia devient l'ange

tutélaire qui prend soin d'embellir mon existence ; je la lui consacre à jamais, et je suis, par mes feux et par ma constance, digne enfin de son amour.

Polia me répondait par un regard, par un sourire, regard et sourire enchanteurs, et de sa main pressant doucement ma main, me dirigeait vers le rivage.

Le chemin que deux amants font ensemble ne leur semble jamais long. Bientôt nous fûmes arrivés auprès d'une ruine environnée d'une immense forêt dont le contour suivait les bords de la mer. Ces débris annonçaient l'antique existence de quelque môle considérable où l'on retrouvait encore les restes d'un bel escalier conduisant au portique d'un temple alors très mutilé.

Les nombreux amas de fragments de toute espece, composés des matieres les

plus rares, et maintenant recouverts de mousses, de coquillages et de plantes marines, présentaient les tableaux les plus pittoresques, en même temps qu'ils faisaient naître des idées philosophiques. Polia en fut frappée, et me dit: « Ces ruines majestueuses appellent les pinceaux de l'artiste; l'homme joue avec les débris renversés par le temps, comme l'enfant avec les restes d'un vase précieux que le choc de la foudre a brisé »: vois, mon ami, le sort des plus grands monuments; quelques siecles plutôt ou plus tard ces œuvres de la puissance et du génie s'écroulent et n'offrent plus que ruines et que poussiere; les nations même qui les ont érigés s'éteignent et s'effacent du souvenir des hommes: le temps dévore souvent jusqu'aux tables d'airain de l'histoire; la vertu seule peut laisser des souvenirs

durables en se réfugiant de génération en génération dans le cœur de l'homme de bien.

Vois les débris de ce temple jadis superbe, devant lequel nous appercevons encore les traces d'un forum : un peuple nombreux se pressait sous ces avenues ; des marchés populeux, des jeux de toute espece, un commerce immense, animaient ces marbres, alors debout, aujourd'hui renversés; que sont devenus ces grandeurs, ces intérêts divers ? Eh! sur quoi donc se fonde l'orgueil des peuples et des rois ? ils passent ensemble un moment sur la terre, comme ces ombres qu'un nuage promene sur les campagnes, et dont l'apparence, fuyant d'un vol plus ou moins rapide, va se perdre bientôt pour nous à l'horizon.

Nous visitâmes, Polia et moi, ce mo-

nument nommé le *Polyandrion:* il était consacré à Pluton, dieu des ombres : nous vîmes encore autour les restes mutilés d'un grand nombre de tombeaux, d'urnes, de sarcophages où reposent les cendres et les ossements de ceux dont l'amour fit les tourments, et dont il causa la mort.

Chaque année, aux ides de mai ou le 15 de ce mois, tous les amants des contrées voisines ou éloignées se rendaient en pélerinage dans ce lieu pour consoler les mânes des amis dont ils déploraient la perte; on faisait des libations sur leurs tombes afin de se rendre Pluton *triformis* favorable, et pour se préserver soi-même de funestes malheurs.

Les plus zélés sacrifiaient à ce dieu des beliers noirs et les brûloient sur un autel de bronze : les brebis vierges

étaient offertes à Proserpine; diverses images révérées étaient exposées sur les lectisternes [1] pendant trois nuits, et l'on éteignait la flamme du sacrifice avec des roses et quelques herbes choisies: le profane qui eût osé cueillir une fleur sur l'un des arbustes consacrés eût été puni comme sacrilege; car les prêtres s'étaient habilement arrogé le droit d'échanger ses roses pour des présents considérables.

Le premier de ces pontifes, richement habillé et tout brillant de pierreries, distribuait gratuitement à chacun une pincée de cendres qu'il tenait précieusement conservées dans un vase d'or. Lors de la distribution la foule était

---

(1) Lits sacrés sur lesquels on plaçait les statues des dieux, et on les promenait dans les processions.

immense : aussi cette cendre avait-elle des vertus précieuses ; on l'enfermait dans des roseaux dont on faisait le sacrifice à la mer lors des tempêtes violentes ; et suivant le bon plaisir de Pluton et de Neptune le vaisseau se sauvait ensuite ou périssait, mais les cendres n'en étaient pas moins recherchées, et les roseaux du moins n'allaient jamais à fond.

On couvrait de fleurs les tombes et le temple, on célebrait des jeux funebres : les tribus différentes se réunissaient et mangeaient en silence, appelant les ombres à chaque service ; on leur consacrait la meilleure portion des mets que l'on déposait auprès des sépultures; et si les ombres n'y touchaient point, elles n'étaient pas perdues pour tout le monde.

Il fallait encore emporter avec soi un

souvenir, un témoignage visible de sa présence à la fête; c'était une couronne et des guirlandes dont on se parait, une branche de cyprès orné de bandelettes; tout cela se vendait, et les marchands criaient à l'impiété sur ceux qui n'en achetaient pas. Les pontifes saints maintenaient cet usage au nom du dieu, et recevaient avec humilité un tribut volontaire de la part de tous; mais ils auroient fait lapider charitablement celui qui aurait cru pouvoir sans crime se dispenser d'apporter une offrande proportionnée à ses moyens.

Les uns ne voyaient dans tout ceci que de la dévotion; les autres, mais c'était le plus petit nombre, prétendaient que ces peuples entendaient merveilleusement le commerce, et que leurs prêtres étaient savants dans l'art de gouverner les hommes; car ils avaient l'adresse de

leur faire payer de fortes sommes sans qu'ils s'en doutassent ; de leur promettre des trésors après leur mort en leur donnant quelques babioles à-compte, et de les renvoyer satisfaits : il est vrai que pour leur argent les divertissements n'étaient point épargnés; spectacles variés pour les yeux, pour l'esprit, pour l'imagination, musique délicieuse, exposition des chefs-d'œuvre des arts, aliment continuel pour la curiosité, cette passion plus forte qu'on ne pense; rien n'était négligé, et tout au contraire était soigneusement mis à profit.

On faisait dans des processions pompeuses jusqu'à trois fois le tour du temple pour appaiser les trois fatales déesses des heures dernieres de la vie, *nona*, *decima*, *morta;* on consacrait à chacune d'elles une forte branche de cy-

près dont on environnait le temple; elle y restait attachée jusqu'à l'année suivante, et ce bois servait encore aux feux des sacrifices.

Lorsque toutes les cérémonies étaient achevées, et que le trésor du temple était rempli sur-tout, le grand-prêtre radieux congédiait l'assemblée par un signe, en prononçant aussi ce mot, *I, licet*, ou *retournez dans vos maisons*.

Nous nous assîmes, Polia et moi, sur l'herbe verte et fleurie, près du rivage de la mer pour considérer à loisir le tableau de ces ruines majestueuses: mais si d'une part j'étais enchanté du goût et des connaissances que je trouvais dans la conversation de cette aimable compagne de voyage, de l'autre sa beauté me causait souvent des distractions qui m'empêchaient de profiter de ses discours, et mon admiration sans

cesse croissant pour ses lumieres et ses appas, nuisait beaucoup à mon instruction. Les beautés de la nature dont j'étais entouré dans un site enchanteur attiraient mes regards; mais mon cœur, bientôt détaché de ces objets, retournait à l'adoration de son chef-d'œuvre; et vergers, prés, coteaux, bocages et fontaines, ces objets si charmants et si doux, comparés à la beauté de Polia, n'avaient plus l'avantage.

FIN DU TOME PREMIER.

